

YOUENN C'HOIC

KAMALAD



EDITIONS BRETAGNES

L'action de ce récit est fictive. Elle a lieu pour l'essentiel à Pont-l'Abbé et dans les environs, entre 1905 et 1908.

Sur la couverture, figure une toile de Charles TILLON, que nous reproduisons avec son aimable autorisation. Elle représente une manifestation de sardinières au Guilvinec, dans les années 1930.

Youenn C'óic

«**KAMALAD**»

ou

«**LE BELIER ET LE TIGRE**»

Editions Bretagnes

TROIS femmes en noir, la nuit, dans un champ, le dos courbé, ramassent des pommes de terre : Marjan Gourguen, dite Lam Poten, Anna Diougoan, dite Longherez Don, et Liza Le Meur, dite Butun Gris.

Butun Gris, un peu en avant des deux autres : — Plus vite, fainéantes, on va bientôt entendre le coq, et les chiens galeux vont nous courir après !

Longherez Don : — J'ai mal aux reins, Liza ; vous allez trop vite, et le sillon se dérobe sous mes sabots !

Butun Gris : — Vous êtes saoule, Anna, c'est le gwin ardent qui pourrit vos jambes. Allez de l'avant, je vous dis ! Ce n'est pas moi qui vous nourrirai avec mes patates ! ». Elle se redresse un instant, et se retourne pour montrer son tablier lourd de tubercules. « Malheur aux patates ! Mon père avait le plus grand champ de patates du royaume. Dans l'orgueil il s'est dit : je fais de la fécule, on dit que ça rapporte. J'en vendrai en France et en Angleterre, peut-être même en Espagne. Dame, il voyait les étrangers prospérer chez nous. Mais les réaux n'étaient pas pour cet imbécile. Il s'est saigné pour construire sa féculerie, il a vendu ses champs, il a emprunté, et, quand il a eu fini, il n'a pas trouvé un seul faiseur de patates dans les deux cantons pour lui donner sa récolte. Il s'est pendu, le pauvre, et le curé de Pont n'Abad lui a refusé les sacrements. Malheur aux patates ! Malheur au monopole Le Normand !

Longherez Don : — La paix, vous ranimez la honte de la pauvre Marjan !

Lam Poten : — Mon mari était tailleur de pierres. Il s'est noyé de misère au moulin d'Ascoët.

Butun Gris : — Vous avez dit à tout le monde que c'était un accident. Personne ne vous a crue. Pourtant, on l'a enterré chrétiennement. Ce n'est pas juste !

Longherez Don : — J'ai perdu toute ma famille pendant la typhoïde de Penmarc'h, rappelez-vous, la même année le département a fait une souscription pour les Nègres de la Guadeloupe !

Lam Poten : — A quoi ça sert de ressasser nos malheurs ? Il vaut mieux oublier.

Butun Gris : — Oublier ? Comment je pourrai oublier que mon mari est mort pourri à Conlie dans un camp de concentration ? Que j'ai perdu mes enfants dans le feu ? Vous voulez rire de moi ?

Longherez Don : — Allons, taisez-vous !

Butun Gris : — J'ai le droit de parler autant que je veux, et de dire ce qui me plaît. Parce que c'est moi qui vous donne asile à l'une et à l'autre dans ma maison, ne l'oubliez pas !

Longherez Don, riant : — Votre maison ! Il n'y a personne qui soit propriétaire de la maison à four en ruines de Bodivit !

Butun Gris : — Je vous ai montré le papier du notaire de Kemper, Anna !

Longherez Don : — C'est un vieux torchon sale, Liza, et c'était le notaire du roi...

Butun Gris : — Hors de mon toit, vous crèverez l'une et l'autre. Ce n'est pas pour vous que j'aurai de la peine, mais pour le petit Migne.

Longherez Don : — Cessez de déraisonner. Mais il est temps de rentrer, le soleil sort de terre.

Elles se redressent, et, pesamment, regagnent la lisière du bois où elles se fondent.

*
* *
8

II

Migne, capturé par les gendarmes.

Le gendarme : — Migne, sale petit voleur !
Migne se tait.

Migne, onze ans, c'est bien lui qu'on recherchait. Le gendarme en chef lit son signalement à haute voix :

« Un vieux chapeau en feutre noir, de forme ronde, dégarni de rubans, et percé d'un coup de couteau au centre de la bombe. Un mauvais gilet d'étoffe brune, avec des boutons métalliques et des morceaux de drap bleu pour raccommodage. Une veste bleue à petites basques, tout à fait usée et rapiécée. Un pantalon de grosse toile troué en plusieurs endroits, et notamment aux genoux. Il est parti nu-pieds. Il parle français et breton, et écrit passablement. On lui donne ici le plus souvent le nom de « Migne ». Cheveux et sourcils châtain, nez large, bouche moyenne, menton rond, visage maigre et petit, teint pâle marqué de rousseurs, taille moyenne et constitution assez robuste. »

— Des bois et des châtaignes, dit le marquis de Pa Li X'iao. Ce n'est pas tant pour le bois. Je sais que les pauvres gens, par usage, ramassent le bois mort pour se chauffer l'hiver. Mais on s'attaque à mes haies, et le bétail divague par les brèches. Et on mutile mes noisetiers...

Le gendarme tient Migne par la main solidement.

— C'est Migne, monsieur le Marquis. Il se taille des gaules, et il pille vos châtaigniers, hein Migne !

— C'est très mal, mon petit, dit le marquis de Pa Li X'iao, sévère.

— Ce n'est pas le seul maraudeur, ajoute le gendarme. Il a un complice, le méchant Pot ar Chas, le fils Bagadec. De la mauvaise graine celui-là, monsieur le Marquis : il aime à crier que son arrière grand-père fut le pendeur du seigneur de Kerzour au temps des Bonnets Rouges.

— Il oublie d'ajouter que son arrière grand-père fut pendu haut et court le jour du jugement, marmonne sentencieusement le marquis, rappelant au gendarme son rôle et sa besogne.

Migne, humilié jusqu'au cœur, perdu dans le Grand Lieu, Kerzour, la Maison de l'Eau, parmi les arbres de Chine. Derrière le marquis de Pa Li X'iao, vieux comme un arbre-aux-fruit-d'argent, sur une grande feuille au mur, un énorme chat de gouttière jaune rayé de noir fait le gros dos, en fixant Migne de ses immenses yeux tout et ronds.

Migne lui répond : — FFFFRRTTT !! en esquissant une grimace terrible.

Le marquis de Pa Li X'iao suit le regard agressif de Migne.

— Ce n'est pas un chat, Migne, fait-il, c'est un tigre. Il mesure près de trois mètres de long et pèse cent cinquante kilos au moins. C'est un mangeur de petits voleurs. La prochaine fois, il te croque tout vif !

Le gendarme, penché sur l'explication du marquis, s'écarquille sur l'image. Migne s'arrache au gendarme et bondit. Il attrape le tigre et le déchire en quatre morceaux.

Le gendarme muet. Le marquis hurle : « Mon Tigre ! Une encre peinte de Sim Sa Jong ! »

Migne, hilare, froisse le tigre en quartiers qui saigne toute son encre.

— Il n'a qu'à essayer ! dit-il.

*
* *

III

Dans la tanière des trois femmes.

Butun Gris : — J'en ai assez que ce petit crie comme ça ! Je n'ai plus mon sommeil !

Lam Poten : — Tais-toi, Migne, ou Tante Tabac va nous jeter dehors !

Longherez Don : — Qu'est-ce qui t'arrive, Migne ? Pourquoi tu cries ? Tu as peur ? Il ne faut pas. Nous sommes trois pour te défendre : Tante Tabac, Tante Cuite et Mam' Putain. Allons, Migne, dors !

Derrière Kerzour, Migne court dans la forêt crémeuse des magnolias, des rhododendrons et des cornouillers. Ses pieds sont lourds dans la terre violette. Un grand vent se met à souffler, et les fleurs toutes blanches tombent autour de lui comme de la neige. Il s'abrite un instant contre le tronc rouge cannelé d'un métaséquoia, mais en un instant, le voilà enseveli sous des bouquets plumeux. Maintenant, tous les arbres sont nus et dépouillés. Migne suffoque sous les fleurs, il se met à avancer, ses pieds ont peine à trouver un sol ferme. Soudain, il aperçoit un arbre bien plus haut que tous les autres ; son tronc est droit, ses feuilles ressemblent à des pattes de canard. C'est le plus vieil arbre du monde, c'est l'arbre-aux-fruit-d'argent. Migne s'approche de ce tronc vénérable. Il doit se boucher les narines avec la main, car une odeur nauséabonde se dégage des fruits qui tombent un à un en éclatant devant ses pas. « Migne, ne va pas plus loin ! » commande l'arbre-aux-deux-cent-millions-de-cernes.

Migne s'arrête net. L'arbre a exactement la voix du marquis de Pa Li X'iao. Ce n'est pas un avertissement. C'est un ordre.

Alors ses yeux s'abaissent sur l'eau verdâtre et croupie du marécage où les trois sources de Kerzour abandonnent leur cristal. Et Migne pousse un cri d'horreur. Dans le reflet de l'eau, les fruits de l'arbre sont des pendus pourris. Et sur la plus basse branche, un gigantesque tigre veille sur ce troupeau de charognes.

Et Migne crie. Migne crie.

Butun Gris allume sa pipe : — Il se passe de mauvaises choses dans sa tête. Regardez le fond de ses yeux, Marjan, votre petit a peur. Cet enfant innocent a vu trop de saletés ici. Vos crises de délirium, Anna, vos fornications honteuses, Marjan. Cette bauge n'est pas pour lui, peut-être.

Elle s'accroupit et se concentre sur sa pipe, environnant de fumée nauséabonde son vieux visage philosophal.

Marjan Gourguen pleure doucement et caresse les cheveux de son fils. Anna Longherez Don se verse un coup à boire.

Longherez Don apparut nue aux gens qui se rendaient à la messe de Cumbreith. C'était le dimanche matin. Nue, et en pleine crise de délirium. Elle s'était levée de bonne heure, toute imbibée de boisson, alors que les deux autres femmes dormaient profondément. Elle avait chuchoté à l'oreille de Migne : «habille-toi et viens» !

Migne avait suivi Tante Cuite, étonné cependant qu'elle même ne s'habillât pas.

Anna Longherez Don était saoule et nue, elle tenait Migne par la main. Les braves gens s'empressèrent de lui arracher l'enfant. «Quand même, disaient-ils, c'est une honte, aussi !».

Anna fut emmenée à l'asile de Quimper pour mourir, et Migne ne la revit jamais. Les chrétiens de Cumbreith s'avisèrent ce jour-là qu'il n'était pas décent pour un enfant de vivre avec une putain, une ivrognesse et une vieille tabageuse...

Migne se souviendra toujours du long corps blême d'Anna Diougoan à ses côtés.

*
* *

IV

— Un tigre, voilà un tigre, Migne, dit l'instituteur Antoine Le Marchadour, en désignant du doigt un dessin dans le grand livre d'images.

Il n'avait pas eu besoin de le montrer. Migne l'avait reconnu de suite dans le grand déploiement de la famille félidée avec ses yeux froids et cruels, guettant éternellement sa proie. Migne n'osa pas avouer que le tigre du marquis de Pa Li X'iao était la cause de sa peur de dormir.

«C'est un animal sacré chez beaucoup de peuples de l'Asie, explique l'instituteur, parce qu'on le redoute. Quand il est affamé, il s'approche des villages pour dévorer des êtres humains sans défense».

Migne frissonne d'horreur. Chaque enfant jaune déchiré par les crocs étincelants du tigre, c'est lui, Migne, qui les incarne tous.

Antoine Le Marchadour, amoureux de justice et d'égalité entre les hommes, puisait sa force dans la terre de son pays. Adeptes des «leçons de choses», les vieux cahiers conservés au fond des commodes révèlent les croquis de fleurs, de feuilles et d'arbres, herbiers figurés et vivants du terroir ; ses leçons de géographie et d'histoire montraient le climat, les ruisseaux, les collines et la mer, et la fierté du peuple contre la morgue des seigneurs et des rois. Il éditait lui-même, chaque mois, un petit journal d'information locale inspiré du socialisme, le «*Phare du Peuple*».

Il arborait clandestinement dans la forêt de Kerzour, parmi les éclatements polychromes et multiformes des fleurs, les pesances des

fruits, la sombre symphonie des silences et des bruits ; la terre tissée de nodules et de veines ennoyait sous les écorces et les folioles les pierres difformes de nos passés interrompus ; c'était un lieu immense d'exploration et de souvenance, la terre donnait le jour aux arbres et closait la chair des défunts. La forêt était un peuple neuf où le temps de l'homme s'amenuisait jusqu'à l'imperceptible. Le Marchadour y cherchait son essence. Il la trouva sans doute au-delà de son suicide.

Antoine Le Marchadour parle à Migne de Zola.

Monsieur Zola était un petit homme étriqué, au regard vif et fenêtré, en visite chez nous. L'écrivain social venait se perdre ici dans la contrée chouanne où Hugo et Balzac avaient plongé le peuple breton. Monsieur Zola venait écouter battre le cœur du folk-lore, après Flaubert, le rebouteux des grèves, et François Coppée à la recherche du mythe sauvage des Asiates aux rythmes vestimentaires éclatants, échouer sur l'écueil des ivresses apoétiques de l'alcool lourd qui abrutit les peuples de misère.

Le dromadaire extravagant du marquis de Pa Li X'iao fait osciller sa tête étroite parmi les ramures tremblantes de rosée. Le soudard colonial vient jeter la lance de guerre, le défi, entre les poteaux de pierre de la résidence de Zola. Il s'en retourne, satisfait de l'esbrouffe.

— Monsieur Zola, interpelle l'instituteur.

L'écrivain social arrête sa promenade. « Monsieur Zola, je suis l'instituteur de Cumbreith... Monsieur Zola, il faut écrire... ».

Derrière les lunettes, les yeux ; sous le front, la pensée fluviale du héros de plume.

«... Le peuple breton n'est pas originellement réactionnaire. Ceux d'ici... (il tire de sa poche — il a mis son meilleur costume — quelques feuillets soigneusement calligraphiés) s'il vous plaît, faites-le connaître ! ». Il balbutie encore : « Bagaudes, Bonnets Rouges, Mathieu Conan... ».

Mais Zola ne peut pas comprendre. Zola n'a pas appris ce qu'il a lu, Le Marchadour, les substructions calcinées de la première maison de l'Eau, dont l'atrium emprisonnait la fraîcheur des trois sources, le Code Paysan des Quatorze Paroisses Armoricaïnes et le Cahier de Doléances des paysans et artisans de Lambour.

Zola ne peut qu'ébaucher de la pitié.

Le peuple breton est sans voix. Ce sont les autres qui l'imaginent, et lui, il se conforme du mieux qu'il peut.

Et puis, c'est trop tard.

Les nationalités opprimées : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, c'est pour les Tchèques, les Ruthènes, les Macédoniens. Peuple sans conscience, déjà dé-peuplé, tes violences révolutionnaires sont scrutées jacqueries, quand tu prendras conscience, ta conscience sera prolétaire, il sera trop tard pour venir au monde.

Zola ne peut pas comprendre. Pas plus que Balzac ni Hugo. Pour Robespierre, déjà, les antipodes de Paris sont Pékin et Kemper Korentin. Pa Li X'iao et les rutilances bigouden ne le démentent pas.

Zola ne veut pas entendre. Si Le Marchadour avait pu voir, sur le verre des lunettes, le reflet sanglant du lugubre charnier... La Commune ! Les mobiles finistériens de Kerjégu, puis les fusilleurs marins de Pa Li X'iao. Ils ont les cheveux blonds et les yeux bleus, mais on leur a mis une culotte rouge au derrière, et ils parlent breton. Un petit gars de Plogoff paiera pour eux aux puits de Germinal. Sommeil, enfant, passif, océan, bruyère, vent, lande, sauvage, tempête. Eblouissement de soleil — trop bref. Etienne le Provençal n'a pas su éclairer cet aveugle. L'ouragan sa mère, sa sœur, les coiffes — la mort. Le charbon glacé est resté obscur et noir malgré la fournaise.

Zola fait un « oui » poli. Il refuse les feuillets de la main. Non, rien à dire. Les tas de cadavres empilés sous les ponts, disloqués, têtes et membres mêlés, insurgés fusillés en bloc, Zola a le cœur étreint, il n'oubliera jamais. Paroles sans signification « lutte contre le cléricalisme, laïcité, défendre l'idée républicaine... ». L'instituteur a la bouche si gonflée de paroles qu'il n'écoute pas. Zola non plus ne s'écoute pas.

Il vient de découvrir les cimes du Paradou.

*
* *

Podec, le marchand de bois est venu chez Pa Li X'iao exécuter le nettoyage d'un vieux coin de futaie. Les chênes sont beaux du côté de l'Odet, mais les essences rares de Kerzour lui font bien plus envie...

Monsieur le marquis, à l'heure des comptes.

— Monsieur le marquis, dit Podec, un petit homme rond comme un pot, je voudrais vous demander quelque chose...

— Faites.

— Voilà, vous êtes bien actionnaire à la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest, n'est-ce pas ?

— En effet. Vous voulez un billet gratuit ?

— Non, non... Simplement, je peux fournir du bois.

— Les locomotives fonctionnent au charbon.

— Des traverses.

— Ah, des traverses !

Je fais venir des bois du Nord. Mon marché. J'ai l'entreprise de bois de mon père, que je veux développer. Je ne paie pas bien cher mes scieurs de long. Je peux faire un prix intéressant à la Compagnie.

— Oui, oui, je verrai. Vous m'apporterez vos tarifs, je les transmettrai.

— Bon, voilà, je m'en vais, au revoir Monsieur le Marquis.

Podec coiffe son chapeau et s'en va, embarrassé.

Pa Li X'iao allume un cigare, pour réfléchir dans la fumée.

Il ne connaît pas bien Podec. De temps en temps, il a affaire à lui, pour quelques corvées de bois, il a surtout été habitué au vieux Podec, mort voici trois ou quatre ans. Le vieux Podec avait continué l'entreprise de ses ancêtres, marchands de bois depuis l'époque d'Henri IV, dont ils tenaient un droit de coupe et de transport par eau et voie de terre. Les Podec étaient depuis les commencements de la Monarchie absolue les principaux responsables du déboisement du pays, peut-être. Au temps des guerres de la Ligue, le baron du Pont étant protestant, une ordonnance du roi de France signifia qu'il aurait à raser ses futaies en signe de soumission. Podec premier commença ainsi la fortune de sa lignée. Un siècle et demi plus tard, les Podec avaient si bien travaillé qu'une révolution de paysans ne trouva pas asile dans le moindre taillis, ce qui désorganisa considérablement leur résistance. Les seuls grands chênes encore debout étaient ceux qui servirent de gibets. Le roi lui-même ne trouva à raser en signe de répression, que six clochers de granit. Il y avait pour lors plus de pierres debout, croix, clochers, calvaires, manoirs, menhirs et dolmens que de grands arbres. Les Podec auraient pu émigrer vers d'autres forêts vierges. Mais ces castors étaient attachés à leur manitouagan. Le dix-huitième siècle les vit discrets et tout souterrains, vivant modestement d'élagages et de menues coupes. L'empire des souches s'enracine dans le ciel, et vers 1760, la rage des grands blatiers fournit à nouveau les rameaux et les planches. Le Podec du temps cherche l'arbre avec une baguette de sourcier. Il trouve une forêt dans la mer, il voudrait assécher la baie de Loctudy jusqu'aux îles Glénan. A la Révolution, les Podec achètent du bien national bien touffu. Ils guignent la terre du Nabab de Pont n'Abad, celui qui a fait fortune aux Indes au temps de Dupleix et qui est revenu l'oreille basse et sans koo i nor avec Lally Tollendal. Ils l'ont manqué, les Podec ! La terre est restée à l'héritier du Nabab, et les superfixes idem. Grâce à l'amitié d'une dame bien vue sous tous les gouvernements à guillotine humide et sèche.

Les Podec ont revendu les terres déboisées, leur coupe-coupe s'est quelque peu émoussé avec la Restauration et la Monarchie de Juillet. Napoléon III ne leur a rien apporté non plus. Podec le Vieux était bien modeste. Podec le Jeune aurait-il de l'ambition ?

*
* *

VI

«On mangerait bien vos chevaux !»

Les chevaux galopent. Galta est en tête, suivi de Jack, à une courte tête Bellone et Voltaire, ça va se jouer dans un mouchoir. L'hippodrome de Bréanvec est comble. Tribunes et main-courante.

Migne court sur le champ, avec Pot ar Chas ; il brandit un grand drapeau rouge avec un cercle noir. Il crie : «Limoges» !

Un groupe d'hommes et de femmes entrent derrière les chevaux, ils imitent Migne et Pot ar Chas, les voilà sur l'herbe. Ils répondent : «Haviland !». La grève des porcelainiers.

Le Conseiller général Cozmaro s'éponge la nuque. Ce sale gamin à casquette bostock et son voyou de copain vont créer l'émeute. Il lève les yeux vers le grand dirigeable au-dessus de l'hippodrome, un grand ballon bariolé avec HEB KEN écrit dessus, la devise des féodaux du Pont. Il glisse un regard inquiet vers James de Kerjégu, président du herd-book finistérien et leader du Parti Républicain en Bretagne — son parti — Mais Kerjégu goûte une tranche du fameux «Petit Chever» médaille d'honneur à Bruxelles ; M. Chever et ses deux filles, en bigouden, très émus, épient la mastication savoureuse. Pourvu que le député de Quimperlé trouve bon !

Des gens courent en zigzag sur la pelouse. La course est fichue. Le jokey de Voltaire, son propriétaire, Cossec du Guilvinec, abandonne la compétition. Seul, Jaouen sur Jack s'obstine. Poirier laisse aller Galta mollement. Quant à Souron, il a mis carrément pied à terre, et tire Bellone par la bride.

Kerjégu lisse sa moustache, époussette les miettes beurrées tombées dans sa barbe carrée. Oui, diable, c'est bon, fait-il d'un clin d'œil. Les lauréats du gâteau breton s'épanouissent. Mais une rumeur monte du stade :

«Aux armes, syndicats ! Debout, les compagnons ! Marchons, marchons ! Défendons la Fédération !».

Ils sont bien trois cents à chanter. Cozmaro, fou de honte, ordonne dans sa tête une charge horrible de cavaliers massacreurs. Mais l'officier de police Violant, à côté de lui, est bien impuissant à une telle répression.

«Ma réélection au conseil général est cuite !» s'effondre le candidat. «Le pain et les jeux ne font plus d'effet». Les jeux, d'accord. Mais ceux-là n'ont pas tous du pain ! Kerjégu ne pourra pas prononcer son discours. Or, Cozmaro l'a invité pour parler à sa place, vu qu'il a un chevrottement pas très commode, lui, Cozmaro... En petit comité, il parle bien ; mais en public, et surtout en plein air, il est inaudible. Flûte ! Podec, soutenu par Pa Li X'iao va lui faire la peau... Il ne comprend pas bien l'alliance du marchand de bois et de l'ancien Saint-Simonien devenu général de Napoléon III et fiéffé d'une bourgade du Ho-Peï, lors du sac du Palais d'Été. Pourtant, c'était simple. Il y avait derrière l'affaire des inventaires : lui, Cozmaro, n'avait pas su s'opposer à l'action anticléricale du gouvernement radical. Pa Li X'iao lui, monté sur son fameux dromadaire, avait partout repoussé les cuirassiers de Chartres. Un bon point. Mieux, il forçait le conseil municipal de Cumbreith à siéger sous le Sacré-Cœur. La calotte régionale applaudissait. Et lui, Cozmaro, il perdait tout prestige dans le canton, quoique représentant des gros propriétaires fonciers... Mais pourquoi donc Pa Li X'iao choisissait-il Podec ?

Loin des préoccupations électorales du sieur Cozmaro, Migne et ses amis, drapeaux rouges, drapeaux noirs. Venus saboter le meeting électoral camouflé en concours hippique cantonal. Migne de la CGT et deux cent cinquante ouvriers du bâtiment en grève depuis un mois. Pas de travail pour eux : ils sont syndiqués, ils veulent être payés à la journée, pas à la tâche (Eflam et Cannic, deux compagnons, se sont tués pour gagner davantage). Ils demandent trois francs cinquante par journée de huit heures, et des voitures pour les transporter sur les chantiers éloignés. Larzul et Hénaff, les patrons du bâtiment viennent de débaucher cinquante trois ouvriers syndiqués ; désormais, ils ne veulent embaucher que des non-syndiqués. Deux cent cinquante

chômeurs, rien que dans le bâtiment !

« Union ! Union ! ».

« Non, pense Cozmaro, quelle époque ! ». Ce matin, Youna Postic, qui s'occupait de ses enfants quatre matins par semaine, a refusé de se mettre en bigouden, comme il le lui imposait. Elle a rendu son tablier pour aller s'embaucher comme brodeuse chez Pichavant Frères. Une bien mauvaise recrue, monsieur Pichavant, a-t-il glissé tout à l'heure à l'oreille du patron abusé.

Migne coude à coude avec son ancien patron, le père Maoutic, ébéniste artisan de la place Gambetta, chez qui il a fait les années d'apprentissage. Maoutic, la mouche impériale en bataille, les yeux bruns pleins de fureur, la couronne de cheveux frisés anarchiste en diable. Maoutic a fait faillite l'an dernier, coulé par les gros. Il a été un des premiers à agrandir la tache rouge du syndicalisme à Pont-l'Abbé avec Le Cœur, Tual et Folgoas. Ils sont tous là, aujourd'hui, l'Internationale entre les dents, l'hymne à l'anarchie au poing.

« A bas les oppresseurs ! »

De Kerjégu se sent impuissant à prononcer le moindre discours. « Si un jour je suis Président... » (de la République !). Il se souvient. 1871. A la tête du premier bataillon de mobiles finistériens, il monte à l'assaut de la Commune de Paris. Feu ! Ses yeux aujourd'hui fusillent la populace sur l'hippodrome. Ah, si Monsieur Thiers était chef de l'Etat, au lieu de ce Clemenceau...

Migne échange un grand rire avec Pot ar Chas. Pot ar Chas, le mauvais garçon du coin, le bandit de Cumbreith, quatre coups de couteau échangés dans le bistrot limitrophe avec ceux de Tréméog un jour de cuite, puis le meurtre du capitaine Blackpint de Waterford à Porz Gwin, parce que ce méchant Saoz avait le projet (disait le Capitaine Keenan de Cardiff du dundee Portadown...) de semer des doryphores dans le pays de Pont-l'Abbé pour empoisonner les patatoes les plus florissantes du monde. Il avait Violant aux trousses depuis que des mauvais coups se répétaient dans les environs : vols, saccages de vergers, de parcs à huîtres, pillage des sacs de sucre et de poivre et des tonneaux d'eau de vie dans les locaux de la gare de Pont-l'Abbé. Mais qui peut prouver quoi ? des coups de couteaux, des objets volés ? On pouvait perquisitionner dans sa cahute près de Kerzour : rien. Pourtant, on le voyait trop souvent à Porz Gwin, au débarquement des marchandises anglaises, pour qu'un peu de contrebande...

Un ennemi de la loi, voilà !

Et Migne ? Il a été question pour lui d'aller deux ans combattre au Maroc et « mourir sous les plis du drapeau, à la française », pour venger la République de la méchanceté du pacha de Casablanca. Il s'est rebellé. Au Maroc, il y a trois régiments maudits : l'un a nom le Paradis, le second le Purgatoire, et le troisième l'Enfer. Du premier seulement, on a une chance de revenir vivant, l'armée se charge trop volontiers des révolutionnaires...

Le policier Violant leur mettrait bien la main au collet, au mauvais garçon et à l'insoumis. Mais il est le seul représentant de la loi à Pont-l'Abbé, et la population est bien houleuse. Quant à faire intervenir les cuirassiers de Chartres...

*
* *

VII

Les cuirassiers de Chartres, casernés dans le château, regardent d'un œil mauvais, Migne, Pot ar Chas, Maoutic et les autres grimper en chantant à la salle du donjon. Au passage fusent des slogans antimilitaristes «Mort aux galons !» «Crosse en l'air tous les bataillons !».

Les officiers, très aristocratiques haussent les épaules et pincent les lèvres. Les cavaliers bouillonnent. Sale boulot : les inventaires ! Accompagner les enquêteurs de l'Etat, bousculer les rangs serrés de la population catholique massée autour des prêtres pour empêcher le viol des sacristies. Ils ont des opinions religieuses eux, qui s'en soucie ? Leur job, c'était Reichshoffen, foncer dans la mitraille pour l'honneur de la France, ce n'était pas ça... Maoutic vient de sauter par la fenêtre avec le drapeau rouge et noir !

Grand charivari chez Larzul. Ils enfoncent la porte, les voilà dans la cour. Près de mille : ceux du bâtiment, qui s'interpellent dans leur langaj chon, leur argot de métier et leurs femmes qui les excitent. Larzul, l'entrepreneur, est mort de peur. Monsieur Tranquille, banquier, de l'autre côté de la rue, ferme frileusement ses persiennes et se barricade à double tour. Christ, le maire, téléphone au préfet. Le préfet, très sec : «disposez des cuirassiers de Chartres. Un demi-escadron, ça suffit pour rétablir l'ordre !». Christ, un gigantesque gaillard hésite. L'ordre, bien sûr. Pas la guerre civile. Pourtant... Il appelle le capitaine Boute-selle, au trot, ils remontent vers Pen ar C'hap.

Botte à botte, les cuirassiers, les chevaux aux flancs sombres s'ébrouent. Pot ar Chas lance une pierre qui résonne sur un plastron de fer. Deux ou trois femmes jettent des torches allumées entre les pattes des chevaux. Un cavalier est désarçonné par

l'affolement de sa monture cabrée. Le capitaine ordonne : «Sabre au clair». Luisance des lames courbes. Hennisements.

Migne s'élançait sur la bride du cheval le plus près de lui en criant : «*Camarades ! Camarades ! Arrêtez !*» Le cavalier l'assomme d'un coup de pommeau. Migne tombe en tournant sur lui-même. Pot ar Chas vient le saisir à bras le corps et le tirer en arrière. Puis, voyant le cavalier se pencher sur sa selle pour ramasser le drapeau rouge au cercle noir, Pot ar Chas bondit comme un félin, attrappe la botte du soudard, et, l'arrachant hors de ses étriers, le balance par terre. Le voilà aussitôt sur la monture, la hampe du drapeau lui échoit, il le dresse bien haut. Les autres crient : «*A bas l'armée, mort aux grands seigneurs empanachés !*» Les cimiers de cuivre frémissent, tant la foule est dense. Pot ar Chas s'est dégagé de l'escadron, il caracole narquoisement avec son grand oriflamme.

«Va chercher ton cheval !» hurle l'officier au cuirassier démonté. Sabre au poing, docile, l'homme marche mécaniquement vers Pot ar Chas qui fait danser le cheval et tourner le drapeau, enveloppant le visage casqué dans un frémissement de tissu rouge et noir. Le soldat s'énerve, il porte des coups de sabre dans l'étoffe qui l'aveugle. Les habitants rient.

«Chargez !» ordonne le capitaine qui n'en peut plus d'humilité. Dans la cour de Larzul et dans la rue Pen ar C'hap, mille hommes et femmes entonnent spontanément la Marseillaise et commencent d'avancer.

Migne revient à lui, il s'élève au-dessus du toit des casquettes et des coeff bleus, sur une borne cavalière cimentée au portail. Ce qu'il voit lui fouaille les entrailles comme une tempête magnifique. Les chevaux reculent. Les crêtes de crin rouge roulent dans le caniveau, les sabres giclent par brassées, les cuirasses se déchirent comme un papier trop sec, le peuple tout entier est barricadé de chair, et la chair est plus dure que l'acier trempé.

Un cheval égorgé par le fer de hampe du drapeau rouge et noir hurle son sang, une tête de bigouden à coiffe safranée crie «Révolution» et son corps fait danser sept jambes jabadantes sur le ventre de l'hydre. L'éclat de feu du phare de Penmarc'h fixe son rai jaune sur la guerre et n'en bouge plus, fasciné, il apporte, outre sa lumière, l'odeur et la fumée de la soude ; des cendres noirâtres

d'abord browniennes, imperceptibles, s'épaississent peu à peu et obscurcissant bientôt le rayon du phare, tendent sur le massacre la nuit et le silence.

*
* *

VIII

Migne éclata de rire devant leur confusion.

Ils tournaient autour de son corps nu avec la rage impuissante de bêtes féroces tenues en respect par un talisman magique. Le talisman, ce n'était pas un dragon noir, ni un tigre blanc, ni le signe mystérieux de Kouï, mais un tatouage sur l'avant-bras gauche :

«MORT AUX GALONS !»

Un tatouage de Pot ar Chas, le jour où Migne avait refusé de partir pour le Maroc.

Migne, six mois de prison. Outrage à l'Armée. Appel séditieux «camarade !» à un cuirassier en mission. Camarade ! Un soldat n'a de camarades que ceux qu'il reconnaît à l'uniforme. Incitation à se mutiner contre son chef. Le pire crime.

Migne, jugé et conduit à la Prison de Brest-Pontaniou, mélangé aux forçats.

Un jour, l'amiral Fournier, dont le cuirassé «BRENNUS» doit appareiller pour commander l'escadre en manœuvre, trouve son équipage incomplet : malades, marins en bordée, déserteurs. Migne est arraché à sa prison avec une demi-douzaine de jeunes gaillards râblés, pour remplir l'effectif. Sitôt à bord, la visite révèle aux officiers l'injurieux brassard.

«On ne peut garder ce salaud à bord !».

Migne est reconduit à Pontaniou et bourré de coups par les

matons. Il se saoule de rire toute la nuit. On a failli le «presser», selon la vieille méthode de la marine royale. Mais quelle surprise, hein !

*
* *

Six mois sans la liberté, c'est dur.

Chaque mois, le père Maoutic vient le voir par le train. La première fois, Pot ar Chas l'a accompagné : «Je viens t'évader, Migne !». Mais le policier Violant a tendu un guet-apens au mystérieux voleur des nuits de foire. Pot ar Chas, surpris dans la gare, a percé tous les tonneaux d'eau de vie destinés à la soulogologie cantonale via et per cent Moysan Fres, et jeté l'allumette. Dans l'incendie, il brûle aussi la politesse aux gendarmes, mais depuis, il se cache.

Le Père Maoutic conte le Premier Mai, en partageant le pain et le tabac.

Quatre cents du Bâtiment, deux cents brodeuses de l'Habillement. Drapeaux rouges, drapeaux noirs. A bas les exploités. Larzul a réintégré les cinquante trois. Pichavant a donné des garanties aux femmes.

«Ils ont cédé bien facilement, les patrons !»

C'est que le Préfet était là le soir. Venu de Quimper en Hotchkiss avec chauffeur. Emploi, salaire. Victoire sur tout le front.

Trois francs cinquante par jour ?

Trois francs cinquante par jour ! La paie à la journée.

Migne pourra reprendre sa place chez Larzul dès sa sortie de prison. Là, c'est le syndicat qui a fléchi le préfet, car le préfet ne voulait pas. Mais c'était Migne l'absent ou pas un seul. Le cinquante troisième comptait autant que cinquante deux. Voilà. Question de principe, Migne, tu vois, parce qu'on a mieux à te proposer maintenant... Tu as 25 F de côté ?

— Ça se peut.

— Tu sauras obéir à Joseph Poulain ?

— C'est le meilleur ouvrier du bâtiment. Mais s'il est du côté des patrons...

— On aura un chantier à Porz Moro, Migne. Loué par Christ, le maire. C'est Le Bail, le député radical qui a lancé l'idée : une coopérative, Migne. Il s'est occupé de tout, le statut, la garantie de l'Etat. Nous sommes l'ABEILLE, Migne ! Nous sommes nos propres maîtres !

— Il faudra trouver l'ouvrage, dit Migne, sceptique.

— Une Ecole, Migne. Christ et Le Bail nous ont donné une école à bâtir. C'est du travail pour l'année ! Tu es des nôtres ?

— Vingt cinq francs, ce n'est pas cher payer sa liberté, accepta Migne.

Au fil des mois, les nouvelles du Père Maoutic, ne sont plus la revendication, mais la fête. Pont-l'Abbé rit de clowns, la bourgeoisie orchestre, les vélos courent autour de la Madeleine, et l'hippodrome reçoit des équipes de foot-ball... A la Tréminou, le peuple est redevenu bon enfant.

*
* *

IX

«... Nous ne pourrions comprendre une Bretagne

- 1) sans sa foi ardente
- 2) sans sa langue harmonieuse
- 3) sans ses danses
- 4) sans ses légendes
- 5) sans ses pardons et ses hauts clochers
- 6) sans ses fêtes locales
- 7) sans ses gracieux costumes
- 8) et ses cérémonies multiples,

ce pays

- A) où livres et savants sont rares
- B) où la lande verte et rude s'étend à l'infini (coupée de place en place par de maigres champs de blé noir et des bouquets de sapins sous lesquels rien ne pousse)
- C) et où un vent plaintif balance des corbeaux noirs,

et à l'heure où semblent même menacés tous ces principes essentiels de la LOI MORALE, qui furent la base de toutes les sociétés,

à l'heure où toute croyance est réputée une tare

tout idéal considéré comme une folie
toute fidélité comme une aberration mentale,
où tant d'esprits desséchés et arriérés par la haine
vont presque jusqu'à renier avec un égal dédain

- Dieu
- la Patrie
et - la Liberté,

il nous a paru à nous d'un essentiel DEVOIR de préserver, si possible, notre chère petite patrie de ces GERMES DE MORT...».

*
* *

Cette année-là, Pa Li X'iao organisa chez lui, à Kerzour, le congrès de l'Union Régionaliste Bretonne. Tous les grands aristocrates fonciers de Bretagne se retrouvèrent pour festoyer autour du drapeau semé d'hermines (avec la croix verte de l'Espérance).

GRAND CONCOURS DOTE DE TRENTE FRANCS DE PRIX

Première épreuve : une rédaction en langue bretonne destinée aux petites garçons du canton, sujet : «*Vie populaire de Saint-Gildas, abbé de Rhuy*»

Deuxième épreuve : ménage et couture pour les petites Bretonnes destinées à s'expatrier (Cours de basse-cour organisés par des religieux bienveillants).

Troisième épreuve : le plus beau travail de sculpture traditionnelle bois ou pierre, exécuté par un ouvrier breton dans un atelier familial (six ouvriers maximum, y compris les enfants du père de famille, ou organisés en société familiale).

Quatrième épreuve : concours de costumes, de danses et de musique (gwerz et sonés).

*
* *

Le marquis de l'Estourbeillon, président, descendit du train au son d'une Marseillaise exécutée au biniou, et, à la fin du banquet, à l'hôtel Jehanno de l'Ile Tudy, il entonna le Bro Goz Ma Zadoù. On lut à haute voix un télégramme de Théodore Botrel, retenu, disait-il, par son errance bardique à Metz, où il venait lui-même de gwerzer devant quinze cents personnes en larmes la première Marseillaise publique depuis l'année terrible...

Ad majorem Britanniae sed ad majorem Galliae gloriam !

(On n'en est que meilleur Français, si l'on est bon Breton. Quand la Duchesse Anne apporta à la France cette terre de Bretagne si enviée de tous, elle lui donna en même temps l'une des plus belles parts de son patrimoine national. Si, comme Français, nous en avons la garde, n'oublions pas que, comme Bretons, nous en avons plus que les autres la responsabilité !).

*Vive la Bretagne ! Vive la France !
A jamais Bretons avant tout et toujours !*

Et la fête se termina, par une promenade sur l'Odet en canot automobile.

Amen.

Pour un pays, pour un peuple FOSSILISES... (1)

*
* *

(1) Par, dans l'ordre des prééminences,
Marquis de l'Estourbeillon
Mériadec de Lantivy
Olivier de Gourcuff
à tous seigneurs, tous honneurs...

X

Cette année-là, pourtant, les choses se gâtèrent dans le pays bigouden.

C'est difficile de remonter le premier fil, le commencement signifiant des événements. Quelques épisodes montreront peut-être ce qu'il en était.

Migne avait suivi passionnément l'entreprise du Père Maoutic. Même si, pour lui qui avait été à l'école d'Antoine Le Marchadour, il n'y avait eu là que le sursaut d'un ancien patron menacé de crever et l'ultime choix de la carte prolétarienne, l'élan enthousiaste d'un grand nombre d'ouvriers de la corporation du bâtiment, charpentiers, manœuvres, maçons, couvreurs, n'était pas sans signification. Il y avait là une voie à long terme vers le socialisme. Une voie péremptoire, compte tenu des circonstances et de l'esprit de résistance qui a constamment mené les gens d'ici face à tous les pouvoirs. Un coup de boutoir significatif dans le monde rose des patrons.

Migne n'en saisissait pas bien la corrélation, mais, avec eux, se déclenchait un mouvement impressionnant de refus. Refus de la civilisation industrielle impitoyable et de ses contraintes, tardivement introduites dans l'extrémité si lointaine de la République Française. Par une paysannerie acculée aux choix majeurs du profit : les engrais phosphatés et le matériel mécanique. Commençaient la guerre de la vieille charrue à soc conique et à versoir, et de la Dombasle fabriquée en Lorraine. Lorsque la première se brisa, les prolétaires ruraux firent un grand

fest-noz. Les moissonneuses-lieuses n'entrèrent pas dans le pays quand on sut que, pour chacune, vingt hommes à volant perdraient leur emploi. Mais il n'y avait rien à faire. C'était trop tard. Les machines s'infiltraient. Chacune ôtait de l'ouvrage. Mevel, matez, et pentier (1) virent l'emploi, le logement, et le salaire se restreindre. Le chemin de fer emporta les ouvriers de la terre vers les frontières des hauts-fourneaux. La poste apportait des cartes postales des divroet, des dé-paysés, traces de doigts alcoolisés, tremblants des «grands garçons» tuberculeux depuis les verreries noires de la Marne et de l'Aisne, crachats livides de «dahoméens» silicosés à Courrières, sueurs obtuses des matez devenues putains sur les pavés parisiens.

A quoi bon briser les machines ?

Que pouvaient-ils, ces paour kez tud, ces loueurs de bras, les grands fermiers, les propriétaires mécanisés n'avaient plus besoin d'eux, même pour les grandes journées.

La ligne ferrée, inaugurée par un grand festolement bourgeois, impitoyablement, perçait le paysage sourd, ses archaïsmes. Il fallait s'adapter vite au nouveau monde. Migne l'avait lu dans des brochures. Des conférenciers venaient le faire tenir aux gens. Vendre ses bras ailleurs. La journée de huit heures, le col raide, de meilleures conditions de vie. Apprendre le dimanche et le congé, les lumières et les boutiques, une autre langue aussi...

Ils perdaient le peu qu'ils avaient jamais eu : l'accointance avec la terre où ils étaient nés, les mots, les gens, la louée, les rythmes, la musique. On vit aussi beaucoup de fermiers partir vers un destin plus enviable : la terre était trop peuplée ici, ailleurs beaucoup moins, des déserts ruraux, des terres âpres pour fonder des exploitations neuves, outre-Bretagne. L'Eglise recrutait pour les missions, pour les aciéries de Pittsburg ; l'Armée, pour les garnisons de Madagascar et les canonnières Schneider.

Mais la vieille charrue ferrée, héritée des temps féodaux où le paysan disputait le fer au noble, où, pour forger un soc, une faux, une houe, il fallait recuire un heaume, marteler une épée, découper un bouclier, la vieille charrue se battait. Le blé et la patate

(1) *Domestiques agricoles (homme et femme) et sous-fermier.*

entendaient pousser, naître, et partir par bateaux entiers vers l'Angleterre, pour gagner en échange des sacs de charbon impitoyablement chassés par les douaniers, french coal first.

Pays récalcitrant.

La côte s'était enrichie. Depuis les fastes du grand archipel urbain de Penmarch, seules, de maigres bourgades de gratte-roche avaient maintenu la vie humaine aux frontières de la mer. Mais depuis vingt ans, la côte revivait. De Loctudy à Saint-Guérolé la pêche donnait le travail et le pain à plusieurs milliers de familles. La conserve vint se greffer. Etrangère. Le travail ne rendait pas. Maigres salaires, rythmes exténuants, où les femmes tiraient l'appoint pour survivre. Le vieux et lancinant problème : se crever pour ne pas crever.

La conserve asservissait la pêche, comme un demi-siècle plus tôt la féculé avait asservi la patate, et sous l'Ancien Régime l'exportation le blé. L'industrie et le commerce venaient réduire la culture, l'œuvre simple des hommes. Sous le prétexte d'enrichir, ils apportaient la misère et l'esclavage. Les usiniers de la côte, Chacun, Landais, Derrien, qui tenaient dix usines entre Kéridy et Saint-Guérolé, expliquaient qu'il fallait pêcher davantage : adopter les filets tournants pour la sardine, régler la coupe du goémon pour préserver le homard, trouver de nouveaux appâts en couplant la roque avec un fucus blanc. Sinon, les cent cinquante usines d'Espagne, après le marché européen, emporteraient aussi le marché français. Le Bail avançait un projet de loi protectionniste sur le dépotage et le démarquage. Eux, ceux de la côte, étaient sceptiques: pêcher plus, c'est avilir les prix. Et puis, Saupiquet ne s'installe-t-il pas en Espagne ? «Rappelez-vous la grande misère de 1902 !» disaient les usiniers. Et, alléchants : «Nous aurons une ligne de chemin de fer».

S'ils étaient propriétaires de leurs bateaux, les pêcheurs comprirent qu'ils n'étaient que les prolétaires des usiniers et des fumeurs de soude. Coincés dans la société bourgeoise. Quelques-uns se laissèrent aller à employer les filets tournants. Pas beaucoup. Les autres, autour de Souron, repoussèrent les arguments des usiniers, et formèrent un syndicat au Guilvinec.

Alors, les usiniers proposèrent aux ouvriers des conserveries des salaires extravagants, 10,00 F par an aux femmes, 8,00 F aux soudeurs. Mais un train d'enfer. La méfiance était grande. L'an

passé, les usiniers avaient accepté de remplacer le travail à la pièce par le travail à l'heure, mais à condition de retenir 35 % sur le salaire des femmes, moins robustes. Grève générale. Comment croire aujourd'hui à une telle générosité ?

La concurrence espagnole mettait en demeure les usiniers d'accroître considérablement leur production de poisson en conserve. A n'importe quel prix dans un premier temps. Devant le refus des hommes et des femmes, ils firent venir des machines.

Quand les sertisseuses, les machines à souder, furent installées dans les conserveries, les soudeurs n'en croyaient pas leurs yeux : qui fabrique ces saloperies, nom de Dieu ? Ils lisaient les marques sur un bout de métal cuivré. Qui fabrique ces machines, nom du Peuple ? Des ouvriers, d'autres ouvriers.

Camarade pêcheur, veux-tu charger ces bielles sur ta barque?
Jette-les dans le grand trou bleu de l'Océan.

Ils ne pouvaient pas reculer. Il fallait s'emparer des usines.

Le mot subversif de coopérative de production commença à courir dans les ports de la côte : coopérative de pêche, coopérative de conserve. «Donnez-nous les usines, car vous n'en tirerez plus un sou, même, il vous en coûtera», disaient-ils aux patrons. Et ceux-ci ne pouvaient pas opposer les marins aux soudeurs, car ils étaient frères et cousins.

*
* *

XI

Des Bigouden en noir portent des drapeaux rouges sur la route du Guilvinec à Lesconil. Le vent claque dans les toiles. Au port, tous les bateaux, immobiles, voiles amenées, la grève des pêcheurs. Ces gens sans pain, lavés de mer chaque matin, séchés de vent, nourris de patates jaunes, les hommes ont les reflets de l'absinthe dans le regard, les femmes ont les cuisses maigres, le dos rond, les enfants traînent sur les murtins, les cales, les rocs à marée basse, et l'horizon de mer les noie dans l'immobile d'un ciel qui stagne sur leurs maisons d'archipel. Le silence des mains qui tournoient comme le vol des mouettes, ô combien si lentement, la lenteur des grèves qui n'en finissent pas de charrier des goémons crabeux, l'infinie procession des mendiants de vie, la violence ferrée et les crachats industriels du train de marée, solide et rageur sur son trajet infernal, prédateur, le voilà là arrêté, stupide, sa chair luisante et froide dans la petite gare des hommes du bout du monde, parmi les charrettes à un cheval, et les petits enfants curieux de monstres, qui n'osent pas le toucher, à cause de la fumée qu'ils ont vu un jour sortir de sa tête, par la fenêtre étroite de la maison...

Ce jour-là, répandus dans les chemins de terre, ils sont partis quêter la nourriture chez les laboureurs. Des femmes avec de grands paniers, des grappes enfantines, trouvant chez l'autre ce qu'un a refusé, prenant d'assaut manoirs et penti, métayers et propriétaires, la côte insurgée s'insinue dans la terre, et les femmes parlent aux femmes de la misère et de l'exploitation.

A Pont-L'Abbé, le Père Maoutic est chaque jour chez le marchand de bois. Le port est vide de bateaux depuis quatre semaines. Les grandes billes de bois qui s'alignaient sous les dents de fer des scieurs de long n'existent plus que traces de sciure et petits tas de copeaux. Le grand cheval de halage dételé, le bistrot de la maison blanche tout au bout de la rivière au chômage.

Podec n'y peut rien. Ce n'est pas de sa faute, il n'est pas livré, malgré ses commandes. Le père Maoutic s'assied sur un tas de planches, et roule une cigarette, au mépris d'incendie. Plus de bois. Tous les chantiers de la coopérative arrêtés. Les gars commencent à traîner dans les cafés de la rue du Château. Il ne croit pas à la sincérité de Podec ? Peut-être à cause de ses relations devenues trop étroites avec le marquis de Pa Li X'iao. Pa Li X'iao qui ne veut pas du bien aux coopératives ouvrières, ni aux grévistes révolutionnaires, c'est sûr. Pa Li X'iao le Capitalisme botté.

*
* * *

XII

Au château de Kerzour, un nouveau maître est arrivé. Un maître blême, Pa Li X'iao Yaouank, hérissé de gloire chinoise comme son père. Officier des troupes d'infanterie de marine, désormais infanterie coloniale, ses marsouins ont fait merveille contre les Taïpings de Pékin. Trente ans après, Pa Li X'iao devant la Cité Interdite. Seul parmi les forêts de mousson, le grain des nostalgies grandioses. Il a mérité la continuité du nom. Pa Li X'iao!

Pa Li X'iao goz vient de mourir. Obsèques de jade.

Pa Li X'iao Yaouank a du sang frais sur les mains. A l'heure qu'il est, pas un homme du groupe kniaz Potemkine n'est plus vivant. On creuse un trou dans le sable, quelque part vers les salines du Chott Rahrsa, à la frontière de l'Algérie et de la Tunisie. Une fosse commune pour cinq garçons de vingt ans qui croyaient à la liberté. Des anarchistes. On ne se mutine pas au Fort du Roule. La pluie cherbourgeoise ne s'efface pas devant le soleil rouge.

Longuement méditatif devant les grands chênes de l'allée. Il croit voir osciller quatorze corps, la justice du Roi-Soleil. Sa justice à lui n'est pas médiocre. Mais grandiose. L'armée se relève mal de l'affaire Dreyfus et des suspensions du général André. La marine elle-même, ouvriers des arsenaux, antimilitaristes, appelés récalcitrants à la loi de deux ans, la tolérance incroyable des gouvernements de la République, les calomnies anti-religieuses, quelle prodigieuse lassitude ! Le Cuirassé Brennus ne se mutinera pas. Bigors et Marsouins ne parcourront pas en chantant l'Internationale les pavés humides de Cherbourg-Odessa... Pax

tibi, Pa Li X'iao, du travail propre et bien fait...

La longue théorie des vivants en noir, le ballet des poignées de main. La chienlit républicaine éclabousse son cœur. Patrie !

Patrie ! Tous ces garçons grossiers, ces bouseux dans l'uniforme bleu qu'il instruit patiemment à l'honneur du sacrifice graalien, au drapeau, Dieu à genou, nu tête cette fois.

Amour de la Patrie !

«Lorsque tu descends du train, que ressens-tu ?

«Mon cœur se met à battre !

«Ecoute-moi ! Tu prends le chemin de ton village, tu reconnais bientôt le clocher familial, ici et là tu croises une connaissance...

«Mon cœur se met à battre très vite, je suis heureux !

«Tu as traversé le bourg, maintenant, te voilà aux lisières du bois, tu devines la ferme paternelle, ta jeune sœur t'aperçoit, elle court vers toi en poussant des cris de joie. Ta mère apparaît sur le seuil...

«Je suis... je suis... tellement...!

«Eh bien voilà, c'est cela, l'amour de la Patrie !».

Pa Li X'iao s'enferme dans son sacerdoce.

*

* *

XIII

Migne descendit du train à Pont-L'Abbé.

De la gare au grand chantier de Porz Moro, il n'y avait qu'un quart de lieue. Il s'arrêta au bistrot près de l'Etang. Deux compagnons de la coopérative étaient assis devant un verre de vin rouge.

— Ils t'ont lâché, Migne ? Ce n'est pas trop tôt, mais tu vas te retrouver chômeur comme avant, garçon.

Migne pose sa casquette bostock sur la table, s'assied entre Lan et Visant.

— La même chose ?

Migne déclina l'offre à boire. Il voulait seulement entendre les nouvelles.

«Il n'y a plus de bois, Migne. Le vieux Maoutic est monté à Quimper aujourd'hui. Mais il n'y a pas beaucoup de chance. On ne veut plus rien nous donner. Ce n'est pas faute de payer. Mais c'est à cause de la coopérative. Cela ne plaît pas aux patrons. Nous leur faisons injure».

«... Il y a un mois qu'on est sans travail. Les chantiers commencés sont à l'abandon, on nous réclame des dédommagements, on ne nous avance plus un sou. Et il n'y a aucun salaire à se partager...».

«Moi, je vais aller chercher l'embauche ailleurs. Je suis célibataire, je n'ai pas de famille. Il y a d'autres départements, je les ai vus quand j'ai fait mon tour de France ; je trouverai du

travail.

— Dans une coopérative ?

— Ou chez un patron. Le travail est le même.

Migne s'en va, l'amertume au cœur. L'expérience fabuleuse du travail dans la liberté déjà foutue...

Lorsqu'il retrouva, le soir même, le père Maoutic usé par sa quête inutile, fatigué, mais résolu à poursuivre, Migne eut la sensation émue du fils devant le père.

— Tu es rentré, Migne ? C'est fini ?

— Oui, dit Migne. Je sais que je ne viens pas au bon moment.

— Plusieurs sont déjà partis. Il y a de la place, tu sais. Même Joseph Poulain a abandonné. Il est parti à Lesconil. Je porte l'Abeille sur mon dos maintenant. Tu m'aideras ?

— Oui.

— Ici, ça ne va pas. Pas un bateau de bois depuis deux mois. Tu comprends ce que ça veut dire ?

— Oui.

— Podec, le marchand de bois, fait l'imbécile. Derrière, il y a Pa Li X'iao de Cumbreith. Podec a été élu conseiller. La Droite anti-dreyfusarde pousse à la roue. Pont-L'Abbé n'a jamais tant baigné dans les délices petit-bourgeois.

— J'ai rencontré Lan et Visant chez Magrid au bout du Pont.

— C'est le pire. Tout le monde, à ne rien faire, s'est mis à boire ; c'est le remède à l'oisiveté. La côte va mieux parce que les femmes veillent. Les conserveries sont en grève depuis deux mois. La pêche nourrit seulement les familles et les gens du coin. On échange le poisson en ville contre des denrées, et en campagne contre des patates. A un cours dégradant. La ligne de chemin de fer après Pont-L'Abbé est en train de rouiller. A Loctudy, on continue d'exporter les patates en Angleterre, pour les gros paysans, ça va. Mais ils sont les seuls à aller, par ici... avec les marchands de dentelle d'Irlande, qui achètent pour une bouchée de pain l'ouvrage méticuleux des femmes de la côte.

— Il faut faire venir quelqu'un du Parti Socialiste, dit Migne.

XIV

Cachin est venu. Expliquer les causes profondes du mal. Capitalisme/Prolétariat, il a divisé le monde en deux. Nommé la guerre bourgeoise. Mais Cachin le socialiste n'est pas venu seulement pour expliquer. Maître d'école, oui, mais pas seulement.

Il vient dénoncer leur naïveté. Ils ne viendront pas à bout des patrons comme cela. Leur grève dure. Elle peut durer encore. Ce sont eux qui crèveront les premiers. Pas les patrons. Même avec l'appui de la terre, la côte ne tiendra pas. Jamais les patrons ne céderont. Ils ne peuvent pas : ce serait leur arrêt de mort. Et même si l'armée ne vient pas les déloger, même si le train n'apporte pas des ouvriers d'ailleurs, la bourgeoisie qui les gouverne leur supprimera la ligne de chemin de fer et la protection douanière.

Ils sont des milliers à écouter, et Migne est au premier rang.

«C'est à la tête qu'il faut frapper ! Seule l'union de tous les prolétaires de France et du monde viendra à bout du Capitalisme et établira le Socialisme pour tous. Il n'y a pas de solution locale ou régionale».

C'est un homme intelligent. Il analyse les faits sociaux comme le physicien, le chimiste, le naturaliste analysent les faits de la nature vivante ou inerte.

— Que faire, alors, ô grand pontife ?

- 1) Poursuivre la grève, mais négocier.
- 2) Rallier les syndicats, le comité de lutte n'est pas viable au delà de la grève.

3) Rejoindre le parti unique de tous les travailleurs et participer aux groupes d'études sociales. Un jour, le Parti Socialiste, gonflé de tous les ouvriers conscients, instruits, disciplinés, jettera bas l'Etat bourgeois.

— Un jour ? Pas tout de suite ?

— Ce jour viendra rapidement...

— Ce jour-là, les usines seront à nous ?

— Oui, le socialisme restituera à tous les travailleurs groupés les moyens de production qui sont maintenant la propriété de la bourgeoisie capitaliste. Par là, il mettra fin au prélèvement, à la plus-value, au vol capitaliste, et du même coup à la misère et aux luttes qui désolent l'humanité présente. Et les producteurs, organisés, posséderont eux-mêmes tout l'outillage actuel.

— Un jour, c'est beau, mais loin.

Faut-il laisser triompher les patrons ?

— Leur triomphe sera de courte durée. Qu'ils s'amuse, qu'ils rient de vous, qu'ils continuent encore un petit peu à s'engraisser. Le bourreau est à la porte, qui attend son heure. Votre heure.

— Il n'y aura pas de rémission, quand l'heure aura sonné ?

— Non.

— On pourra les tuer tous ?

— Attention ! C'est l'institution du patronat qu'il faut détruire, non les personnes. C'est le monde bourgeois qu'il faut enfouir dans la fosse commune de l'Histoire. Propriétaires et patrons ne sont pas responsables du mal présent. Il n'est pas sorti de leur volonté. Le vrai socialiste n'éprouve pas la haine des personnes. Seulement celle des institutions injustes. C'est l'exploitation qu'il faut tuer, non les exploités !

La chimie sociale, dépassionnée, purement analytique, froide, passe mal. Des hommes de chair sont là, animés de sentiments violents. Discipliner ces hommes et ces femmes, leur inculquer la différence entre l'idée et le concret, le grand principe général et leur lutte d'aujourd'hui, projeter le futur, leur faire oublier leur

condition présente. Les contraindre à s'humilier aujourd'hui pour triompher demain ou après-demain... Imposer la rude et froide raison idéologique...

Ils luttent, et Cachin vient leur dire : votre lutte est juste, votre grève est le bon moyen, votre objectif est le nôtre, mais...

— Mais est-ce de notre faute si le reste des prolétaires n'est pas engagé dans la même lutte que nous ? Si tous les prolétaires du pays et du monde ne font pas comme nous, mettre en demeure les patrons de leur abandonner les usines ? Nous voyons un monsieur qui vient nous exposer comme un maître d'école des idées qui sont les nôtres depuis le commencement des temps, des idées que nous comprenons très bien et que nous appliquons. Or, ce n'est pas bien de les appliquer, justement.

Pourquoi attendre ? Pourquoi renoncer, puisque nous sommes en avant ?

— Justement, parce que vous précédez ! Parce que vous êtes seuls encore, ou plutôt, parce que beaucoup d'ouvriers, prêts comme vous à la lutte finale considérant que l'intérêt général de la classe ouvrière n'est pas dans la lutte dispersée, ont choisi d'attendre le moment propice, un imprévisible accident économique ou politique, qui nous permettra de prendre le pouvoir. Nous ne sommes pas encore assez nombreux, pas assez organisés. Songez que la CGT, le grand syndicat révolutionnaire, ne regroupe pas 5 % de la classe ouvrière ! Il y a encore trop d'aveugles, trop de prolétaires découragés ou si dégradés par leur servitude qu'ils ne veulent s'en libérer...

— Nous ne sommes pas des esclaves ! Nous ne l'avons jamais été ! Nous ne sommes pas solidaires des esclaves ! Chaque fois qu'on a voulu nous asservir, nous nous sommes révoltés. Nous avons été bagaudes, bonnets rouges, jacobins, quarante-huitards.

— Etes-vous plus avancés ? L'Etat français qui est à Paris ne vous a-t-il pas chaque fois remis à la raison ? L'Etat monarchique, puis l'Etat bourgeois ? Il n'y a pas une solution particulière pour les Bigoudens et une solution générale pour l'Humanité !

— Si la solution générale est la servitude et l'humiliation, nous choisissons la solution particulière. Et si la révolte vaut moins que

révolution, si la révolution tarde à venir, nous serons insurgés, bandits, rebelles, notre socialisme à nous sera fierté d'hommes libres.

— La société bourgeoise vous écrasera. Votre lutte aura été sans profit pour l'ensemble de la classe ouvrière.

— Nous ne sommes pas non plus les serviteurs de la classe ouvrière, nous réclamons l'indépendance de nous-mêmes.

— Alors, vous vous mettez hors-la-loi. Hors la loi de la bourgeoisie. Hors la loi du prolétariat. Vous voilà hors-classe. Votre combat perd toute signification politique. Vous rejoignez les bas-fonds incohérents de l'anarchisme. Vous vous rejetez dans la préhistoire de la lutte des classes. Ne comptez pas sur l'appui de la classe ouvrière militante. Ne comptez pas sur le Parti Socialiste pour faire valoir vos droits. Vous ignorez ce que solidarité veut dire. Allez au diable !

— Merci pour l'anathème, camarade Cachin.

Nous allons, dans les ténèbres, mener un combat sans issue contre l'oppression. Les ténèbres, cela nous connaît. Nous seuls y voyons clair. Nous avons toujours mené la vie dure à ceux qui nous exploitent. Nous avons meurtri les gencives aux Romains, ils n'étaient pas plus tendres que les Zouaves de Galliffet. Nous sommes une tribu rouge, d'un autre rouge que le rouge au front. Craignez, camarade Marcel, de transformer la classe ouvrière en troupeau. La liberté se porte au cœur. Un cœur comprimé ne sait que mourir.

*
* *

XV

Draga de Rab, comtesse de Neoparis parlait de Kotor, le fjord bleuâtre du Montenegro, son séjour favori, d'une grotte inaccessible illuminée d'un oranger aux pépins de légende.

Trévarez.

James de Kerjégu donne une immense réception pour la fin des travaux de restauration de son château rose. Cinq millions. La colossale fortune des banquiers suisses, ses beaux-parents. Il a réuni des notables bretons, tous les grands noms de l'aristocratie, quelques connaissances de son passé ambassadeur, Amérique du Sud et Europe Centrale. Le Parti Républicain compte beaucoup sur ce poulain un peu rassis d'Adolphe Thiers, en cas de victoire électorale sur les Radicaux aux prochaines législatives.

Un bel officier bleu écoutait Draga, distraitement. Pa Li X'iao yaouank était tapi parmi les lions de pierre d'une citadelle sacrée.

Et tout à coup, la colère fusait des lèvres d'elle. Parce que les Allemands voulaient transformer son paradis de montagnes et d'eau en rade militaire. Des tractations étaient en cours entre les chancelleries de Vienne et de Berlin, pour permettre au Reich Wilhelmien de fourbir ses dreadnoughts au cœur de l'Adriatique.

Pa Li X'iao yaouank s'éprit sur le champ de la belle Dalmatienne.

Il n'apprendrait que deux jours plus tard, en s'instruisant des

affaires de son père, que celui-ci avait perdu l'essentiel avec Panama, et que les Chemins de Fer de l'Ouest étaient en déficit. Pour le reste, la fortune de l'ancien Saint-Simonien était confite dans les opérations menées par la Deutsche Bank en Mésopotamie pour édifier le chemin de fer de Bagdad à Koweït.

Les radieuses violences de Draga émerveillaient Pa Li X'iao. Comment une femme pouvait-elle flamber si patriotiquement ? Comment une créature aussi floue à ses yeux se dessinait-elle soudain si nette, si crue, si sanguinaire ? Lui, le chevalier célestin, descendait jusqu'aux nudités charnelles dans le ravissement de son cœur...

Il écrivit une lettre délirante au ministre de la guerre. Il fallait menacer l'Empire Austro-hongrois de rupture diplomatique, si les menées pangermanistes de Berlin aboutissaient à la cession d'une base navale en Méditerranée. Sa plume dénonçait féroce les molleses de la Cour Habsbourg. C'était Draga qui l'inspirait. Il n'eut jamais la moindre réponse. Mais Draga s'installa chez lui, dans son château et sa forêt.

*
* *

XVI

«Ouvrier, prends la machine ! Prends la terre, paysan !».

Ils sont mille sous les halles. Mille hourras.

Le Gall vient d'achever un formidable discours, deux heures de temps.

Le Gall, vingt ans, syndicaliste brestois, candidat du Parti Socialiste aux législatives dans la circonscription de Quimper.

Un discours de guerre civile. Un discours anti-bourgeois, on frissonne dans les boutiques. Un discours anti-radical. Le pouvoir en place au banc des accusés. Au Palais Bourbon, Jaurès et Clemenceau s'étrillent au sujet de l'Homme de Demain et de la meilleure façon de le fabriquer. Dans les villes, la C.G.T. de Greffhules déclare la guerre à l'Etat. Clémenceau et son parti, solides au poste, attendent avec confiance l'épreuve des urnes. Ils ont su incarner l'ordre sans rompre avec la classe ouvrière. Mais la Droite crie haro sur le loup et sur le berger.

Chez nous, Le Bail, Radical, a sa clientèle, comme un sénateur romain ; il a le bras long et la main profonde. A droite, de Servigny, Action Libérale, représente les propriétaires.

Le Gall a démonté le mécanisme de la complicité des Radicaux et des bourgeois. Temporiser, avancer des remèdes de fortune, feutrer les rapports patrons ouvriers, accentuer la dépendance des prolétaires, nier les méfaits du Capitalisme, pour maintenir à tout prix le sacro-saint principe de la propriété privée. Personne n'y échappe : ni les pêcheurs, ni les ouvriers des

conserveries, ni ceux du bâtiment, ni l'habillement, ni le prolétariat rural. Tous sont dupés, irrémédiablement, machiavéliquement sacrifiés. Le pouvoir radical est le deus ex machina de la grande misère bigoudenne.

« Qui est responsable de la crise de la pêche ? »

Le Pouvoir radical répond : la concurrence étrangère, l'insuffisance des infrastructures, l'archaïsme des techniques de pêche.

Donc, il y a une meilleure façon de pêcher la sardine et de la mettre en boîte, ce sont les Radicaux qui nous l'enseigneront. Mais dans dix ans, où en serons-nous ? Moins de bateaux, parce que plus grands, plus modernes, plus coûteux. Ils seront dans les mains du capital. Plus de soudeurs, remplacés par des sertisseuses. Une main-d'œuvre féminine sous-payée. Qui aura gagné ? Les patrons usiniers, les chemins de fer, la compagnie Worms de Hambourg qui truste la sardine européenne et la redistribue dans le monde entier, (et ses compradores brestois).

« Qui est responsable du chômage dans le bâtiment ? »

Le Pouvoir radical dit : l'instabilité de la main-d'œuvre, l'alcoolisme, les exigences en matière de salaire et de conditions de travail, l'insuffisance des chantiers. Nous savons, nous, que c'est l'intransigeance des entrepreneurs. Pas lui.

Donc, des subventions aux chômeurs, des soupes populaires, et, merveille d'astuce, des coopératives de travail. Qui les garantit ? L'Etat radical. Qui fournit locaux et chantiers ? L'administration radicale. Cette dépendance met ces organisations hors révolution. Qui ne voit pas que lorsque la tension sociale aura baissé, la bourgeoisie laissera dépérir doucement les coopératives au profit des entreprises privées ?

« Pourquoi les ouvrières de l'habillement sont-elles sous-payées ? »

Parce que l'emploi dans la région est précaire, et la main-d'œuvre nombreuse. Qui, pour l'instant, empêche les salaires de s'effondrer en interdisant aux patrons de distribuer l'ouvrage dans les campagnes ? Le préfet du gouvernement radical.

« Qui organise les conférences agricoles dans le canton ? Et pourquoi ? Sinon pour imposer de nouvelles machines et les engrais chimiques, donc pour liquider à brève échéance le salariat agricole dans le pays ? Qui est complice de la paysannerie moyenne »

et aisée. Le gouvernement radical, le préfet, le député Le Bail, le Secrétaire général Vilain du mouvement coopératif... tous ces MEDIEATEURS habiles à tromper la classe laborieuse en la détournant du seul objectif révolutionnaire : s'emparer des moyens de production im-mé-dia-te-ment !

Voilà pourquoi une seule devise : « Ouvrier, prends la machine ! Prends la terre, paysan ! ».

Le Gall entonne l'Internationale. Mais ils couvrent son chant sous l'Hymne à l'Anarchie, et lui ne peut les suivre.

Quelques instants après la dissolution du meeting, le candidat socialiste se retrouva avec Migne et quelques sympathisants au Café du Commerce, devant un banyuls. En privé, Le Gall se montra moins audacieux qu'il l'avait été en public.

Voyant en Migne un prosélyte local digne de confiance (Migne lui expliqua en quelques mots que le passage de Cachin et ses prévisions à long terme avaient rendu les Bigoudens sceptiques quant à l'avenir socialiste), Le Gall remarqua qu'il n'était pas nécessaire de tout casser de suite, et qu'on pouvait négocier avec les patrons. Que, évidemment, le chômage à Pont-L'Abbé et sur la côte bigouden était très important, mais qu'après tout, il en était de même partout en France, et même à l'étranger. Qu'un ennemi global était la seule cible véritable : le Capitalisme. Une seule arme : la grève générale. Dans un jour, dans un an, dans cent ans, peu importait. Dans l'intervalle, peut-être que les prolétaires bigouden feraient bien de faire moins d'enfants. Et, dans l'immédiat, faire un score honorable aux élections serait un jalon utile, sinon décisif...

Migne était stupéfait : c'était la chanson de Cachin. On était loin du cri révolutionnaire lancé par Le Gall aux ouvriers : « Ouvrier, prends la machine, prends la terre paysan ! ».

Migne songea avec amertume, bien qu'il n'en laissât rien paraître, que Le Gall, pas plus que Cachin, n'avait pressenti la capacité révolutionnaire du peuple bigouden. Allaient-ils donc laisser passer l'occasion ?

Le Père Maoutic est venu engueuler Migne.

— Tu étais hier soir avec Le Gall, on m'a dit. Tu me laisses tomber ? Tu veux couler la coopé ?

— Non, dit Migne. La coopé, c'est une expérience. Mais ça n'tiendra pas longtemps. On a le capitalisme tout entier à abattre.

— D'accord, concède Maoutic. Mais alors, il faudra transformer Clemenceau en descente de lit. Même si les Radicaux défendent la propriété privée, il y a quand même beaucoup de mesures sociales. Songe que la Droite tape sur le vieux Clem à cause de l'impôt sur le revenu !

Migne ne répond pas. Maoutic ne veut pas aller plus loin. L'ABEILLE est une générosité du Pouvoir. Il s'est fait avoir. Piège à cons. Dommage.

— Il faut soutenir Le Bail, continue Maoutic, donnant raison au jugement de Migne. On lui doit beaucoup, il donnera encore beaucoup. C'est un type efficace...

— Non, dit Migne. Je tiens pour Le Gall.

— Va te faire foutre ! s'exclame Maoutic, le visage empourpré de colère. Et il tourne les talons, shootant dans un tas de ripes.

Il n'avait pas de craintes à avoir. Le Gall n'eut pas grand'chose. De Servigny et Le Bail se partagèrent les suffrages. Le Bail fut reconduit. Le Socialisme n'avait pas convaincu les primates de la lutte des classes.

*
* *

XVII

Je fous le camp, dit Migne.

Il foutait le camp, éccœuré. Où aller ? Il savait que tout le pays était en ébullition. Il savait que Greffhules, à Amiens, avait lancé la CGT dans la grande aventure insurrectionnelle contre l'Etat bourgeois. Mais où la classe ouvrière présentait-elle un front de classe uni et volontaire ?

Il s'en remit au hasard. Et le hasard joua pour lui. Il rencontra un maître porion retraité, soldé par la Compagnie des mines de Courrières pour recruter des chômeurs bretons. Après la catastrophe, l'emploi était maigre, il fallait chercher parmi les populations pauvres et ignorantes. Les employés de la compagnie raccolaient sans vergogne dans les villages bas-bretons, à la manière des sergents recruteurs de l'Ancien Régime, au son du tambour de ville, à deux pas de la taverne. Verbe haut, cul-sec, une poignée de francs et un billet de chemin de fer. Migne n'hésita pas. C'était le pays de Germinal.

«La C.G.T. est-elle forte, là-bas ?» demanda-t-il au maître porion ?

L'homme cligna de l'œil, complice : «Plus forte qu'ailleurs, mon camarade. Là-bas, tu auras quatre cinquante pour 8 heures, si tu es un homme. Six pour 10 heures, si tu es courageux, neuf pour le redoublement, si tu as l'étoffe d'un vrai mineur. Et rien qu'en surface ! Tu ne verras jamais le cœur noir de la terre, mon garçon, rien que sa peau lustrée comme les belles négresses... Le Syndicat t'a obtenu un bon cadeau de la Compagnie, comme tu n'es pas du pays : 20 jours de congé payé par an pour rentrer chez toi dépenser ta fortune».

C'était un vieil homme buriné, aux cheveux blancs et rares sous le chapeau de feutre mou noir. Il portait un complet marron de bonne qualité, et ses mains étaient des mains de travailleur, larges, fortes, crevassées. Son regard était chaud. Migne eut confiance. Il prit le billet de train et les dix francs «pour la route».

Courrières, Pas-de-Calais. 1 200 mineurs tués par le grisou il y a un an.

Migne ne le savait pas. Il ne savait pas que 1 200 travailleurs lui cèdaient leur place au fond du trou noir. Car, dans la boue, le ciel de suie, l'infini paysage des terrils et des corons, il n'y avait plus la moindre joie. Migne eut peur et haine.

Il était seul. Au bureau de recrutement de la Compagnie, on le reçut brutalement, en lui parlant français petit-nègre, les employés disaient entre eux :

— Encore un Breton. Où le loger, celui-là ?

— Attends, je regarde sur la liste des demandeurs.

...

— Chez Godesout, son dernier s'est envolé.

— Toi manger-dormir chez camarade Godesout. Go-de-sout. Comprendre ? baragwin kousk Godesout, hein ?

Migne hochait la tête sans rien dire, rouge de honte. Mais il ne prononça pas un mot de français.

— Attendre ici. Camarade Godesout viendra te chercher ce soir. Compris ?

Et l'homme lui indiqua un siège dans un coin. L'après-midi se passa sans qu'ils se préoccupassent de lui. De temps en temps, un coup d'œil et des chuchotements. Migne avait des aiguilles de désespoir dans toute sa chair. Mais il était cloué d'attente. Passif. Infiniment passif et résigné.

Godesout vint le chercher, à la fin de son travail. Il le contempla longuement, brutalement, comme on choisit une bête à la foire. Puis il lui fit signe de le suivre.

Ils n'échangèrent aucune parole. Godesout marchait devant, sa large carrure précédant Migne dans la boue des rues, où tombait le soir. Ils entrèrent, l'un à la suite de l'autre dans une de ces

maisons de briques toutes pareilles. Là habitaient Godesout, sa femme et leurs trois enfants. Ils payaient un loyer à la Compagnie, et hébergeaient de temps à autre un camarade sans logis, célibataire, un immigré. Il partageait le repas, le toit, et un peu de chaleur humaine, le peu que la barrière de la langue lui permettait d'attrapper.

On lui désigna une chambre, simple, mais correctement tenue, avec le minimum suffisant d'instruments de toilette et d'hygiène. Et ils passèrent à table.

Godesout mangeait, le visage bas, tout près de l'assiette. Il ne levait pas les yeux, même pour parler.

— Ton nom, c'est comment ?

— Migne.

— Ah, c'est à peu près français, quand même. Le dernier, c'était Cosquéric. Ce n'était pas facile... Et puis, il était sale, il buvait tout le temps. C'est votre maladie, là-bas, de boire. Tu me comprends ?

— Oui.

— Tu connais le tarif pour le gîte et le couvert ? C'est seize francs par semaine.

— Je n'ai pas de quoi d'avance.

Godesout se mit à rire ; pour la première fois il leva la tête pour regarder Migne.

— T'inquiète pas, camarade. Le jour de la paye, je passe à la caisse pour toi et je retiens ce qui m'est dû. C'est la coutume ici. On n'est pas sûr des étrangers. Quelquefois, ils ont tout bu entre la caisse et le bercail. D'autres fois, ils disparaissent, fortune faite...

Migne calculait à voix haute :

— Il me restera donc à peu près vingt francs ?

— Il ne te restera pas huit francs, qu'est-ce que tu crois ? Tu m'as pourtant l'air moins sourd que les autres, tu parles français, tu es de meilleure mise. Qu'est-ce qu'ils t'ont raconté là-bas ? Que c'était Potosi, ici, une grande mine d'argent à ciel ouvert, où chaque travailleur empoche les éclats de sa pioche ? Imbécile ! Ici, il n'y a plus personne pour descendre au fond. L'année dernière, le

grisou en a tué plus de mille. Il faut des ignorants aux gros bras pour aller déterrer le charbon. On n'a rien trouvé de mieux que les Bretons, à la Compagnie ! On t'a promis combien, hein ? Six francs ? Tu auras quatre. Tu ne connais pas encore Lavaurs, le représentant de la Compagnie ici ? Va le trouver. Il te dira : « mon gars, on te paye selon le travail que tu fais. Les Bretons qui sont venus ici ne peuvent être employés que comme manœuvres. De quoi vous plaignez-vous, alors que dans votre pays vous ne gagnez pas quarante cinq francs par trimestre ? ».

Tu ne me crois pas ? J'y étais. Les Bretons avaient fait deux jours de grève, il y a trois mois. Ils ne voulaient plus descendre au fond. Ils prétendaient que ce n'était pas ce qu'on leur avait promis là-bas... Lavaurs les a réunis, ceux des corons du Dahomey. Voilà ce qu'il leur a dit. S'ils n'étaient pas contents, ils pouvaient s'en aller.

— Ils sont partis ?

— Quelques-uns. A pied. Avec leur peu de français, et pas d'argent. Ils n'ont pas dû aller bien loin.

— Le Syndicat. Le Syndicat n'est pas intervenu ?

Godesout, qui s'était remis à manger, s'interrompit dans sa mastication, et regarda Migne comme on regarde un fou.

— Si tu crois que c'est l'affaire du Syndicat !

Migne était abasourdi. C'était ça la solidarité ouvrière ! C'était ça les gars ouverts, éveillés, conscients, disciplinés, le fer de lance de la Révolution, la moisson de Germinal ! Il ne descendit jamais au puits. Mais le train du lendemain l'emporta. Il laissa sur le chevet deux francs pour Godesout. La pension d'une nuit au Paradou des Nègres.

*
* *

XVIII

Un grand chasse-marée s'est présenté entre les becs de Loc et l'Ile Tudy. Un grand bateau venu du Nord, chargé de bois bruts.

La nouvelle gagne vite. L'attelage suit le chemin de halage jusqu'à la maison blanche. Les grandes vergues étioilent leur toile, et le navire jette ses câbles. Les chevaux et les hommes tirent le bâtiment en avant, à haute mer. Les scieurs de long de Podec, les compagnons du Père Maoutic, Migne en tête, sont venus donner un coup de main. Ils saluent les matelots de leurs casquettes. Un chargement d'hosties consacrées par le Saint Père de Rome n'aurait pas eu plus de marques de respect !

Les bois sont pour Podec.

Déjà, le Père Maoutic a franchi le Pont. Il est dans la grande demeure aux Echaudés.

— Monsieur Podec, j'achète tout votre bois.

— Pas si vite, fait Podec, embarrassé. C'est le bois pour les traverses de l'Ouest.

— Ce bois-là ? Ce n'est pas possible, Monsieur Podec ! C'est trop bon pour ce qu'il faut ! (le père Maoutic sent la colère monter en lui). C'est du bois de charpente, cela. Pas du poteau de mine, pas du bois de traverse !

— Je l'ai commandé pour cela, s'entête Podec. Il faut que j'en parle à Monsieur de Pa Li X'iao. Peut-être, s'il y consent...

Le père Maoutic coiffe son chapeau, et s'en va, aux limites de casser la gueule à ce salaud. Mais quoi faire ? Il est propriétaire de son bois. Ou la Compagnie de l'Ouest. C'est-à-dire Pa Li X'iao. Peut-être que le jeune Pa Li X'iao n'accorde pas grande importance au fric. C'est un guerrier, paraît-il, pas un financier ou un économiste.

Les compagnons sont tous là, au chantier, ou devant, les jambes pendantes le cul sur le rebord du quai. Leurs yeux, pleins de convoitise guignent le grand bateau amarré au quai Saint-Laurent..

— Alors, interroge Migne.

— Il ne veut pas vendre, dit le Père Maoutic. Il prétend que c'est pour les traverses de chemin de fer. Quand même, il se fout de notre gueule !

— On va la lui casser, sa gueule, murmure un compagnon.

— Rien à faire ? fait Migne, le regard suppliant.

— Attendez. Il promet d'aller demander à Pa Li X'iao le jeune. Le nouveau. C'est l'actionnaire de la Compagnie. C'est lui qui a fait avoir la concession du bois à Podec. Ça, je le sais. Ce n'est pas tout à fait un mensonge, peut-être.

Pa Li X'iao. Migne ferme les yeux et revoit le tigre aux yeux verts, gardien des pendus de l'arbre. «La prochaine fois que tu gauleras, Migne, le tigre te croquera tout vif !».

Il frissonne.

— On a besoin de ce bois, dit-il. Pas question de le laisser nous échapper.

— Je sais, Migne, fait le Père Maoutic. Je suis aussi résolu que toi. Mais attention à la loi.

*
* *

XIX

Podec dans la grande allée de Kerzour. Sa carriole égratigne le gravier. Il entre dans le royaume des bois, ses veines s'enrésinent de bonheur. Entr'aperçue, une silhouette furtive et blanche, l'écho des buddléias. «Tiens, pense-t-il, il a donc une maîtresse...».

Podec s'arrête dans la cour d'honneur, jette la bride au palefrenier.

Quinze minutes d'antichambre.

Podec a la tête neuve. L'élection au Conseil général arrondit sa prestance. Pour la seconde fois à Kerzour, mais aujourd'hui vigoureux. Robuste. Vorace d'informations, il s'empare des multiples cahiers de l'Administration. Le marchand de bois qui faisait venir les sapins de Norvège, tout à coup, par le miracle de l'élection, se relie aux Bureaux de Paris. L'extrémité d'un hémisphère, brusquement, existe ramification de l'entité Etat, dont Podec lui-même n'a jamais soupçonné la puissance ni la complexité. Il prend conscience que les hommes d'ici ont vécu sans tenir compte de l'existence de l'Etat. L'appareil invisible devient visible pour ses seuls yeux.

Il découvre dans une réunion du Conseil Général que le gouvernement était en train de négocier le rachat de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest, en déficit, et il comprit que c'était une information précieuse pour lui. Le commencement d'un empire, peut-être...

Ce que les Podec des générations précédentes n'avaient jamais

compris, car ils s'étaient littéralement cantonnés sur ce coin de pays, lui, Podec, aujourd'hui, il l'entrevoyait lumineusement. Il jetait un regard nouveau et puissant sur l'avenir.

Podec voulait grandir, maintenant. Etre bientôt fournisseur du Gouvernement. Puiser son bois dans les forêts immenses de l'Empire, la Cochinchine et l'Afrique... Pa Li X'iao sera moins que rien. Quand les Chemins de Fer de l'Ouest auront été nationalisés, il ne lui restera plus rien. Rien que sa morgue militaire. Autant en emportera la prochaine guerre, inévitable, contre l'Allemagne.

Voir loin, au-delà... Pas de famille, le domaine sera à vendre. Il sera assez riche, alors, pour acheter Kerzour jusqu'à cent fois sa valeur...

Podec songe aussi. A mesure qu'il grandira en activité et en fortune, il lui faudra corrélativement grandir en puissance politique. Et en prestige. Monter un à un les échelons du cursus honorum d'une République prodigue en scrutins honorifiques ; il sera Sénateur. A Panama (1), les tripotages malodorants des mandarins du régime ont été révélés au grand jour. Pour ceux-là, toutes les transactions sont possibles. L'Empire Colonial, voilà le domaine de tous les enrichissements. La métropole elle-même est en coupe réglée. Le marchand de bois ira chercher sa part. Le premier degré de l'initiation est franchi. Il sait ce que le vulgaire ignore : il n'y a pas de pouvoir économique sans pouvoir politique...

Podec a la tête neuve, mais le cœur vieux.

Pa Li X'iao le reçoit en habit de ville.

Je suis Podec, le marchand de bois de Pont-L'Abbé. J'ai coupé ici pour votre père, et je fournis grâce à lui la Compagnie des Chemins de Fer. J'ai également l'honneur d'être Conseiller général du canton.

— Je vous écoute.

— Voilà. J'avais les meilleures relations avec Monsieur de Pa Li X'iao goz, votre père. J'étais du reste présent aux obsèques...

(1) *Le scandale de Panama*

Heum ! Il réprouvait absolument l'esprit d'insubordination des gens du pays à toutes les formes d'autorité. En particulier, les ouvriers du bâtiment de Pont-L'Abbé qui ont commencé une coopérative de travail. Cela veut dire que ces ouvriers conviennent de travailler ensemble sur un pied d'égalité pour les salaires, en se passant de patron.

— Des anarchistes, en somme...

— Oui, des anarchistes, assurément. L'état de fait n'est du reste pas sans liaison avec les événements de la côte... Les conserveries en grève... Et les campagnes ne sont pas non plus exemptes de troubles.

— Je conçois que mon père ait vu cela d'un mauvais œil.

— Monsieur de Pa Li X'iao goz m'avait donc conseillé de limiter, voire de réduire à rien mes importations de bois pendant quelque temps. La coopérative de Pont-L'Abbé serait ainsi à cours de matériau pour ses charpentes. Je suis le seul marchand de bois du pays. Or, hier, un bâtiment régulier que j'ai chaque année de Norvège est arrivé au port chargé d'excellents fûts. Que faire, monsieur le Marquis ? Que faire ? Ces bandits sont venus me mettre quasiment le couteau sous la gorge. Je les ai convaincus que le bois était destiné à la Compagnie de l'Ouest. Ai-je bien fait ? Me soutiendrez-vous ?

— Je vous soutiendrai. C'est une excellente idée. Monsieur Podec. Mais asseyez-vous donc. Et parlez-moi plus longuement des événements du pays. Vous savez, j'ai été en Chine et ailleurs, mais ces lieux-ci ne me sont plus guère familiers.

Podec raconte.

Il quitte Kerzour à la nuit, après dîner, et Pa Li X'iao yaouank a entendu beaucoup de choses...

Il reviendra bientôt. En automobile. Le grand garage brestois lui a écrit. Quand la grève Renault sera finie à Billancourt...

Enfin...

*
* *

XX

Migne pianotait bastringue le samedi soir et le dimanche après-midi au Café Pascal, à la Madeleine, pour les beaux messieurs et les jeunes dames chic de Pont-L'Abbé. Une petite bourgeoisie avide de mimétisme, qui copiait le genre de vie parisien.

Les messieurs, en jouant aux cartes, commentaient à voix basse l'Illustration, l'intervention au Maroc, les grèves, l'impôt sur le revenu, Clemenceau et Jaurès. Les dames avaient des allures de bourgeoises libérées. Elles avaient lu tout Gyp ou le dernier Theuriet, «*Dans les roses*», et se passaient «*La Femme chez Elle*» de Laure Tedesco, conseils pour la voix (position de la bouche, articulation, pose et registre de voix, de l'accent —liez les mots les uns aux autres sans secousse brusque—), et Nos domestiques —comment on dresse une bonne à tout faire— il est charitable de ne pas accabler une pauvre créature qui n'a qu'un degré de forces limité, si vous ne lui octroyez pas deux ou trois heures par semaine pour son raccommodeage, Catherine les prendra sur son sommeil et sur votre lumière...

Youna Postic, ouvrière licenciée de chez Pichavant, venait chanter ici, brune gaie, pimpante, qui se mettait en kizker juste pour l'occasion, bigouden le reste du temps, pour travailler chez sa mère, Maria Carval, brodeuse au bout du Pont, sauf les grandes réceptions bourgeoises, où on faisait appel à ses talents de maîtresse de fourneaux. Youna Postic, dite Eostig, le Rossignol de Lambour. Elle avait une sœur aînée qui était maintenant

institutrice dans une famille noble de Russie. On n'avait pas souvent de ses nouvelles.

Quelquefois, Migne accompagnait les chansonnettes de Youna. Un jour, Monsieur Pascal, qui jouait lui-même du violoncelle et ses filles du violon, demanda à Migne de mettre de la musique sur des images muettes. Un monsieur à col dur et habit noir, un magicien termagi, était venu de Quimper découvrir le cinématographe aux gens bien de Pont-L'Abbé. Après le départ des spectateurs, Migne et Youna se virent offrir le café par Monsieur Pascal. Ils étaient tout seuls tous les deux dans la grande salle vide. C'était la première fois. Au lieu de disparaître discrètement comme elle le faisait toujours à cause de la sévérité de Maria Carval, Youna se laissa promener dans les rues de Pont-L'Abbé à la nuit tombante. Puis on les vit ensemble une fois ou deux dans l'Allée des Soupirs. Dès lors, Youna Postic abandonna complètement la giz bigouden. Maria Carval alla faire la remontrance au père Maoutic pour la mauvaise tenue de son compagnon. Mais les jeunes d'aujourd'hui n'en font qu'à leur tête. Du reste, la sœur de Russie, de son côté, s'était entichée d'un révolutionnaire russe, et avait perdu son emploi. Cela ne la fit pas rentrer, au contraire...

*
* *

Un jour, le Père Maoutic reçut la commande de Monsieur de Pa Li X'iao pour aller à Kerzour mesurer les charpentes qu'il voulait donner à ses nouvelles écuries, à cause de la morve qui s'était mise dans les anciennes (par la malice de Pot ar Chas, mais il l'ignorait !). C'était un travail inattendu. Maoutic partit avec Migne, à l'aube, et, à pied, tous deux gagnèrent Cumbreith.

— Avant de commencer les mesures, dit le Père Maoutic, abrupt, à Pa Li X'iao yaouank, je dois vous dire une chose : je n'ai pas de bois. Pas une poutre, pas une planche. Podec, le marchand de Pont-L'Abbé a un chargement sur le quai depuis un mois. C'est à la Compagnie de l'Ouest, dit-il. C'est le seul bois qu'on ait vu à Pont-L'Abbé depuis longtemps.

— Prenez donc ce bois, dit Pa Li X'iao. C'est mon bois. Je suis actionnaire de la Compagnie. Je vous autorise à prélever dessus la quantité qu'il faut.

— Bon, dit le Père Maoutic. Il faut beaucoup.

Dans sa tête, déjà, il mesurait large. Il savait qu'il ne resterait à Podec que des copeaux, quand les charpentiers de Porz Moro seraient venus donner des coupes aux scieurs de long.

Naturellement, le Père Maoutic demanda un papier pour Podec.

Curieusement, Podec ne fit aucune réflexion. Il piqua le papier à une sorte de clou où se trouvaient déjà plusieurs feuilles.

— Il vous faut combien ? demanda-t-il seulement.

— Tout, dit calmement Maoutic.

— Prenez.

— Podec décrocha le téléphone aussitôt après le départ du père Maoutic. Un coup de fil à la préfecture, pour communiquer que les ouvriers révolutionnaires venaient de s'emparer illégalement du bois pour l'Etat. Un autre à Brest pour avoir des nouvelles de l'automobile qu'il avait commandée. Les ouvriers de Billancourt ont cessé la grève.

Le père Maoutic alla louer quatre grandes charrettes et quatre attelages avec leurs cochers chez Guillaume Le Floc'h. Il fallut trois jours pour effectuer la translation des pins de Norvège débités par les scieurs de Podec au fur et à mesure. Personne ne savait encore, et ne pouvait se douter que la Coopérative venait de se mettre en situation de vol vis-à-vis de l'Etat, car la nouvelle du rachat des Chemins de Fer de l'Ouest par le gouvernement n'était pas encore communiquée officiellement.

Un peu plus tard, Youna Postic apprit à Migne que sa mère, Maria Carval, était requise par Pa Li X'iao yaouank pour commander un bataillon de cuisinières cumbreithoises, au sujet de sa propre noce. Il y aurait beaucoup d'invités, même des gens de Paris. Elle-même irait pour aider, et peut-être, on lui demanderait de chanter.

Les coopérateurs avaient commencé le chantier de Kerzour dans la joie.

*
* *

XXII

Teuh ! Teuh ! éternue le docteur Cozmaro.

Depuis un quart d'heure, il bougonne contre la poussière de la route, qui ne vise à rien qu'à provoquer des conjonctivites et des maladies des poumons.

«Evidemment, quand on aura goudronné, mais alors, ce sont les plantes et surtout les poissons qui en pâtiront. Le goudron, c'est très polluant... Et la pêche, hein ? Vous aimez la pêche ?».

L'homme et la femme, à côté de lui ne répondent pas. La Panhard fait un bruit d'enfer. L'homme ne comprend pas un mot. C'est un réfugié politique arménien de la DASCHAKTZOU-TIOUM, organisation clandestine de résistance au génocide turc. La femme, c'est Draga de Néoparis, le visage enfoui dans un grand foulard.

A Salonique, il y a moins d'Arméniens dans la rue que de chiens.

Pour avoir protesté, un coopérant français a été expulsé.

Draga n'a guère d'opinions politiques. Sauf l'amour éperdu de Crna Gora, son pays, et le souvenir des années de consulat de son mari à Uskub, chez les Turcs. Les visites de charité aux prisons pleines de prisonniers politiques, nourris d'une boule de pain par jour. En prison, parce qu'affirmant leur nationalité : bulgare, serbe, grecque, albanaise, mais turque, jamais. Criminels, peut-être. Faces maigres, enfants et vieillards aux yeux farouches, indomptés, bien que peut-être à la veille des potences. Bandits en

Europe par la violence. Jamais un seul ne cèderait. Pas un pouce de leur cœur ne serait turc.

Etait-ce le lot d'une femme, de se battre ? Elle ne le croyait pas. C'est pourquoi, après la mort du comte, elle acceptait sereinement le dépaysement, et un autre mariage en France, ici, auprès de Pa Li X'iao. Mais elle parlait le russe, et elle devait servir d'interprète à l'homme d'Arménie auprès de Monsieur Jacob.

*
* *

XXIII

Des gendarmes sont venus arrêter le Père Maoutic. Il a été emmené à Quimper en prison. Il aura à répondre du crime contre la propriété de l'Etat. Podec a touché sa voiture. Rutilante et nickelée, elle se montre dans les rues de Pont-L'Abbé, à grand bruit.

Le chantier de Kerzour est arrêté. Le bois a été enlevé à Porz Moro, et ramené de l'autre côté du quai. Les planches entassées commencent une nouvelle attente. Pa Li X'iao n'est pas inquiété : sa «bonne foi a été surprise». Une entreprise de Quimper continuera le travail. Une entreprise sérieuse, responsable, avec un vrai patron, déclaré, et des ouvriers qui n'ont aucune autre prétention que le droit au travail.

Maria Carval houspille son monde. Eostig transpire. Elle a mis de côté des vêtements chics. Elle a sur elle une vieille robe en drap noir, ses cheveux sont liés sous un fichu. Les cuisinières occasionnelles vont et viennent. Les marmites immenses fument et brûlent à distance quiconque s'en approche. La mariée, qui n'est pas du pays, c'est même une étrangère, dit-on, excite les curiosités. On ne l'a pas vue souvent, elle ne sort jamais. Juste en calèche une fois ou deux, en passant. Et encore, on n'a rien vu. Peut-être l'ombre d'un visage. On ne sait rien. Son nom ne dit rien à personne. Il est affiché à la mairie : Madame la Comtesse de Neoparis. Une veuve. Est-elle jeune, est-elle belle ? On sait que la robe vient de Paris, rien d'étonnant. Eostig soupire, rêveuse : la comtesse a des jupons de soie. Même les femmes de bourgeois dans le pays ne portent pas des jupons de soie.

XXIV

Ils étaient là, avec leurs uniformes chamarrés, éclatants, empanachés et bravaches, les pâles et les recuits, les métropolitains et les coloniaux. Le plus beau parterre de crevures qu'on ait jamais vu dans la région. Ils étaient arrivés à la gare de Tréméog, ou à celle de Quimper. Pa Li X'iao yaouank avait réquisitionné tous les char-à-bancs du pays pour aller les chercher. Il donnait un franc pour chaque attelage avec cocher. C'était bien payé. Pourtant, il n'avait guère trouvé. Alors, il avait dû se rendre à Quimper pour louer douze fiacres.

Il n'avait plus de famille. Seulement, l'Armée. Des frères d'armes. Au mariage de Draga, seulement des hommes, des soldats.

Il fit sortir les chevaux des haras. Les nouveaux venus trouvèrent à monter. D'abord, le tour du domaine.

Certains venaient avec leur épouse. Pas beaucoup.

Draga de son côté n'avait personne. Ils étaient trop loin, ceux de Crna Gora... Seulement Stepan, son valet et Irena sa servante.

Pourquoi avait-elle accepté d'épouser Pa Li X'iao yaouank ? Sa gloire et sa froideur, peut-être. Sa forêt. Le charme infini des grands piliers de granite, la violence colorée des vêtements des femmes d'ici, qu'on disait issue de Mongolie ou de Phénicie. L'imprégnation subtile de la contrée. La langue sauvage qui était pour elle comme un retour en arrière, un refuge dans la barbarie. La présence puissante de la mer. Le déchaînement passionnel et

l'orgueil des humbles qui étaient face au seigneur comme des seigneurs. Elle n'aimait pas Pa Li X'iao, ce grand corps froid, sans âme, simple reflet d'un métal de guerre, d'un acier bleui et rougi, dont la pensée était éternelle, patrie, et lointaine, Orient... Et cependant, il était le maître de son corps et bientôt de sa vie. Quand reverrait-elle l'oranger de Kotor ? Mais quelle importance ? Elle avait changé sa lumière. La fin peut-être de sa jeunesse de femme. Ici, elle serait maîtresse parmi les chevaux et les arbres ; c'était bien assez, ils auraient peut-être des enfants...

Pa Li X'iao yaouank avait fait dresser de grandes tables dehors.

Pendant le festin de noces, des paysans danseraient devant les seigneurs de la guerre. Il y avait là le général de Galliffet, en personne !

Aucun parmi les invités n'avait les mains propres de sang. Sang des Jaunes ou sang des Noirs, sang des Rouges, tous avaient un jour crié le commandement du feu ou de la charge, et le crépitement des détonations ou le galop des chevaux suivi du sifflement des sabres avait réjoui le tréfonds de leur sensibilité. Ils étaient tueurs. Tueurs d'hommes. Le plus haut métier de la Création, depuis le commencement des temps. Nemrod, le fameux chasseur, était d'abord chasseur d'hommes. Seigneur et saigneur, c'est la même chose. Nul n'était innocent. Frustrés de gloire depuis la Défaite (1), ils avaient ravagé deux continents, et maintenant que l'Empire était paisible, ils fourbissaient leurs épées et leurs mitrailleuses contre les ouvriers en grève. Les gouvernements de la République n'osaient aller contre eux. Le scandale Dreyfus ne les avaient guère déshonorés, le général André chargé de les surveiller avait dû démissionner. Pelletan, à la marine, n'avait pu soutenir contre eux l'épreuve de force... Car ils étaient, impudents et pétris d'une morgue insoutenable, l'outil de la Revanche, les cadres prochains de masses paysannes qu'on arracherait aux labours et de prolétaires humiliés, lancés nationalement à l'assaut d'un peuple également militarisé. Et gloire aux glorieux bouchers ! L'instituteur forgeait des esprits tricolores, les seigneurs de la guerre fabriquaient des cœurs d'acier avides de l'odeur du sang et de la poudre.

(1) 1870

«Elle vient, la guerre !» disait bruyamment le Lieutenant Colonel Baud. «Elle vient, je la flairer !».

De tous, Baud est sans doute la pire hyène. Les acajous de l'Abomey (1) doivent égoutter une résine rouge. Baud-la-mitrailleuse est passé par là. «Pacification». Chemins de fer sous lesquels on enterre un nègre par traverse, mines, plantations, ports creusés... «mise en valeur». Fouaillés, fouettés, écrasés : Baud-la-schlague. Villages incendiés, enfants empalés, femmes écorchées... «opérations de police». Baud le Fléau-de-Dieu pourchasse l'image de Dieu sculptée dans l'ébène. Et, par derrière, la ribambelle somnambule des marchands-missionnaires, parapluies et croix latines. Aide de camp de Galliffet, ministre de la guerre. Antisémitisme enragé, volontaire pour descendre Dreyfus à son retour de l'Île du Diable. Pour abattre Clemenceau en pleine Assemblée parce qu'il a insulté l'Armée, les prétoriens de toutes les défaites, mais le vieux Clem s'est un peu racheté depuis qu'il est à l'Intérieur : Baud attend impatiemment l'occasion d'un grand massacre de révolutionnaires.

Galliffet, Galli Fœtus, le jaune de poule. Commandeur de la Légion d'honneur, le plus chamarré de médailles. Le vieillard sanguinolent. Sa Saint Barthélémy, lui, il l'a déjà eue : la Commune de Paris. Et, depuis, une fin de carrière tranquille, couronnée de gloire républicaine. Un ministère de la guerre. Une retraite entourée des plus grands signes de respect. Lui aussi attend. La grande boucherie nationale. Viendra-t-elle assez tôt ? Car il aura bientôt quatre-vingts ans...

Et pourtant, comme ils présentent des visages sereins, ces délégués du Crime ! Tous se connaissent, ils se saluent, polis, bien élevés. Ceux qui ont apporté leurs épouses, fadasses enfagottées, les présentent à ceux qui, plus rusés, les ont laissées de côté. Mysogines superbes, conquérants des corps et des cœurs, ne négligeant culs de servantes ou de princesses, certains se sont déjà mis en chasse. Les femmes d'ici n'entendent rien à leurs galanteries

(1) Dahomey

françaises, naturellement ; n'importe, il y a d'autres langages. Tout à l'heure, ce sera le vin. Et puis les querelles.

Podec traîne sa roture parmi les sabres nickelés. Pa Li X'iao l'a invité. Podec, l'âme en peine, dépourvu des commandes de l'Etat. L'Etat n'est pas la providence de ses loyaux serviteurs... Les Chemins de Fer de l'Ouest nationalisés n'ont plus besoin des bois de Podec. Ils se fournissent dans les Vosges en sapin patriotique. Rageur, Podec songe à émigrer pour se venger de la République. Faire fortune au Canada ?

«Vous n'y songez pas ! s'exclame Baud. Restez donc tranquille ! Prenez vos parts dans les dix millions d'hectares de la Compagnie de l'Ogoué !».

Combien de milliers d'arbres, hein, Podec ? Baud-l'Ebéniste parle en connaisseur !

*
* *

Draga ne sait pas. Pa Li X'iao s'est choisi un destin neuf. C'est pourquoi, il l'épouse. Pa Li X'iao veut vendre ses services à la Sublime Porte. Aller faire la loi turque en Macédoine. Déjà, plusieurs gouvernements d'Europe ont prêté des cadres à la gendarmerie ottomane. Il faut de solides officiers pour ratonner des paysans écrasés de misère, les nuits clandestines où ils se faufilent jusqu'au territoire libre de Crna Gora, et de là à Kotor pour s'embarquer sur les bâtiments de la Lloyd Osterreich afin de chercher un monde meilleur autour de Granite City, USA. Il faut l'élite galonnée de l'Europe Civilisée pour mener à la boucherie les Bachi-bouzouks albanais, à Salonique, en Arménie, et ailleurs. Pour dresser des potences aux bandits responsables de l'interruption provisoire de la ligne de chemin de fer économique Bagdad-Berlin, où ce qui reste de la fortune de Pa Li X'iao goz est investi... Il n'y a pas un pouce d'idéalisme là-dedans. Pa Li X'iao s'ouvre de son projet à Baud, au cours d'une chasse aux goélands en barque. Baud l'écoute dans un singulier silence.

— Vous ne m'approuvez pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Baud dépose sa carabine au fond de la plate, et s'assied sur le banc.

— Il y a mieux à faire.

Pa Li X'iao hausse les épaules. Il sait ce qu'il y a derrière le sourire de Baud. Le complot militaire pour renverser la République.

— Galliffet est trop vieux.

— Il a l'âge idéal. Quatre-vingts ans. Le Bagdad Bahn, ce n'est pas votre affaire. Le Général une fois Chef de l'Etat, la guerre est pour demain. Vous serez utile à la patrie.

— Le champ d'honneur ? émet Pa Li X'iao sceptique. Oui, peut-être. Mais je reviendrai. Laissez-moi protéger de mon sabre mes derniers intérêts financiers. Je suis ruiné, Baud, si le Bagdad Bahn n'est pas achevé.

— Vous êtes bien sot d'aller mettre votre argent chez l'ennemi. La Deutsche Bank, c'est l'Allemagne, même hors d'Allemagne. Vous auriez dû investir dans le Transsibérien, comme tout le monde...

— C'est mon père, Baud. Mon père qui visait la Chine et non la Corée. Vieux rêve de famille...

— Galliffet comptait sur vous.

— Désolé.

— Banquier, vous n'êtes plus qu'un banquier ! Prudent, circonspect, calculateur, avaricieux. Avouez donc : vous soupesez les risques d'un putsch, et, compte tenu de vos relations avec Galliffet, vous choisissez d'être au large. Je vous ai connu autre. Vous êtes allé parader en Chine, vous avez connu la gloire trop tôt, vous avez eu votre content de butin sentimental. Peuh ! Quel Pékin vous faites ! Allez donc revêtir la tenue de mammamouchi, et chercher des médailles chez le grand Turc !

— Si vous n'étiez pas mon invité... murmure Pa Li X'iao, d'une voix blanche.

Baud éclate de rire :

— Mais je suis votre invité. Et je trouverai bien un moyen de vous faire payer votre défection, espèce de mamelouk !

*
* *

XXVI

— Où est Eostig ? demande Migne.

Il est passé chez Anna Carval. Seul est là le vieux tailleur de pierres, les yeux injectés d'alcool. Tassé sur une chaise, les coudes appuyés sur la table. Il regarde Migne d'un air idiot.

— Assieds-toi et bois un coup.

— Migne fait non.

— Où est Eostig ?

— Avec sa mère. On ne me cuit pas ma soupe. On va la faire aux seigneurs. Tu trouves ça juste ?

Le vieux Postic ne manque pas de culot, lui qui boit sa paye sans remords jusqu'au dernier liard. Youna et Anna Carval pourraient toujours crever.

— Quel seigneur ? fait Migne, prêt à le gifler.

— A Kerzour, chez Pa Li X'iao, l'homme de Chine ! Faire la soupe et mettre en joie.

— Oh, dit Migne, ce n'est pas possible ! Anna aux marmites, d'accord ! Mais Eostig ne va pas chanter pour celui-là !

— Bien sûr que si. Ça lui fera des sous pour s'acheter une robe neuve. Ce n'est pas toi, le chômeur qui la lui payera, hein ?

Migne s'en va.

Son cœur bat à rompre. Eostig chanter devant ce salaud !

— Il y a noce à Kerzour, on attend plein de monde, crie le vieux Postic en riant toute sa saoulerie.

Migne est sur la route. Tantôt il marche, tantôt il court. La nuit tombe. Les phares d'une automobile l'éblouissent. Peut-être Podec, peut-être Cozmaro ? Le conducteur l'a sûrement vu. Pourquoi ne s'est-il pas arrêté ?

Migne est épuisé. Il se laisse tomber un moment à plat ventre sur le bord du chemin. Il respire à grands traits. Ses poumons sont comme des soufflets de forges. Un goût douceâtre de sang dans sa gorge. Il se relève, repart, court, marche, court, marche. La nuit est complète. Il sait le chemin. Là, ça y est : les grands piliers de granite : Kerzour.

Dans le noir, le cristal d'une voix de femme. Elle chante. Elle chante pour eux, pour ces ordures ! Il ne distingue pas les paroles. Mais elle chante !

Le sang lui cogne les tempes. Il se traîne à travers les arbres, ses oreilles sifflent. Il atteint les abords du parc. Un parterre d'officiers sous les lumières. Et, sur le balcon du château, Eostig chante ! Ils applaudissent. Elle incline la tête. Silence.

A nouveau sa voix. Il n'entend pas bien les paroles. Un léger vent les déforme. Il n'en peut plus de sa trahison. De sa poche, il sort un revolver. Une voix dans sa tête : Tu es fou, Migne ! Tu ne vas pas la tuer ! Il allonge le bras, l'arme décrit un léger mouvement vers elle, tombe. Il la regarde dans l'herbe. Tâtonne pour la retrouver. Non, c'est toi qui es foutu. Toi tout seul, homme de la révolte ouverte. Tu crèves d'elle. Allons, meurs pour de bon... Il ramasse l'arme, se relève à moitié, et fixe le canon froid. Mourir ici ? Pensée idiote. Quelle défaite pour eux tous, ceux qui ont lutté avec lui jusqu'ici. Aussi crétin que le suicide du général Boulanger devant le tombeau de sa maîtresse. Mais aussi logique. Crèves Migne, crèves d'un petit trou rouge dans ta tête, au bruit ils viendront tous piétiner ton cadavre. Ils, les militaires. Tous ces fanfarons criminels. Demain, ils monteront leurs destriers, et Pa Li X'iao les mènera au massacre. Tu vois déjà leurs étalons arabes éclabousser les ventres des femmes, et crever les visages des enfants... Pas de rémission ! La voix d'elle...

Pan !

Le chant d'Eostig s'est interrompu. Elle est demeurée immobile une interminable seconde, puis son corps s'est affaissé sur le balcon de pierre.

A la droite du général de Galliffet, jaune, rigide, desséché, un homme blême, debout, un pistolet fumant dans son poing.

Silence de mort. Une assemblée pétrifiée.

Des visages crispés de haine.

Pa Li X'iao s'est levé :

— Veuillez me remettre votre arme et vous considérer aux arrêts, mon Colonel, dit-il à Baud.

Baud le regarde.

— Non. Ceci ne vous appartient pas. Seul, le Général de Galliffet peut recevoir ma soumission. Pas vous, mon cher.

Il se tourne vers le gâteux :

« Mon général, je crois avoir fait ce que tout homme d'honneur ici était prêt à faire. Je fus le plus rapide. Dois-je considérer que j'ai failli ?

Galliffet secoue la tête.

— Voilà, Monsieur de Pa Li X'iao. Puis-je rengainer ?

Pa Li X'iao le fixe droit dans les yeux.

— Pas toute de suite, Monsieur Baud. S'il vous plaît d'attendre un instant, on va me chercher un revolver. Ici, l'hôte passe avant le général, vous m'en rendrez compte.

Baud le regarde, interloqué : « Allons, Pa Li X'iao, ce n'est pas possible. Ce n'est pas un affront. Cette fille ne vaut pas un duel entre nous !

— Elle, non. Votre attitude, oui. Je suis le maître, ici.

— C'était à vous de veiller à ce que nous ne soyions pas injuriés !

— Pa Li X'iao ne cille pas.

— Les gens d'ici ne sont pas des esclaves. Toutefois, j'avais un châtiment tout prêt pour cette fille. Vous l'avez tuée, vous m'avez offensé. Encore une fois, me rendez-vous raison ?

Galliffet les scrute tous deux. Impossible de savoir ce qu'il pense. «Je ne suis pas un lâche», pense Baud.

— Oui.

Les autres officiers ne s'interposent pas. On est entre tueurs professionnels. Dommage, mais quel régal !

On tend à Pa Li X'iao un pistolet. Il le soupèse à peine, en vérifie le chargement.

— Allons-y.

Ils escaladent un monticule de verdure. Tous peuvent les voir. Deux tigres impassibles. Deux silhouettes minces. Deux coups de feu. C'est Baud qui tombe. Une balle au cœur. Seul Pa Li X'iao a pu entendre son dernier cri : «Bachi... bouzouk !».

*
* *

XXVII

Migne court après elle. Après Draga. Le docteur Cozmaro est arrivé sur les lieux. Kerzour dans la consternation. Les femmes en deuil. Anna Carval le cadavre de sa fille sur les bras, à peine les excuses de Pa Li X'iao. La débandade des officiers, Galliffet en tête, l'affaire sent mauvais, n'attendons pas la justice...

Pa Li X'iao cherche en vain Draga dans l'arboretum. Il crie son nom. Silence des arbres.

Cozmaro, ravi de pouvoir nuire à Pa Li X'iao chuchote à Migne écrasé de chagrin. «Elle seule pourra témoigner».

— Où est-elle ? fait Migne.

— Je le sais, moi : à Poulbriel, chez Monsieur Jacob. Je vous emmène dans mon auto, tout de suite, si vous voulez ?

Migne dit oui. Il n'a plus de gouvernail. Les voilà sur la route.

Le docteur est volubile. Il a beaucoup de choses à dire à Migne. Il ne lui garde pas rancune d'avoir ruiné l'intervention de Kerjégu en sa faveur à l'hippodrome de Brénavec. Naturellement, il ne partage pas ses idées, mais c'est normal, lui, il est possédant. Si Migne était propriétaire, comme lui, il ne serait pas révolutionnaire. Est-ce que Migne le comprend ? Ah oui, bien sûr, ça c'est un drame, ce qui vient de se passer. Mais les militaires sont survoltés ces derniers temps, peut-être qu'il faut les comprendre. D'un côté, on a besoin d'eux, au Maroc, et de l'autre, on les fustige. Au fond, un compromis adviendra tôt ou tard, il en sera le premier

réjoui, et Migne, le jour où il aura un peu d'argent de côté, montera à son tour une petite entreprise qui prospérera, il en est sûr.

«J'avais un grand projet social, risque-t-il — je le garde au chaud—. Si j'avais été élu au conseil général, je l'aurais déjà mis en train. Voilà : j'achète du terrain en bordure de mer, je fais construire des maisons avec un lopin de 250 m² destinées aux malheureux marins-pêcheurs. Ainsi auront-ils de quoi subsister avec leur famille. Pas cher, non. 2 000 F clés en main. Ils versent 75 F tous les mois, dont 50 servent à rembourser le capital, et 25 représentent hum... le loyer. Ceci maintient chez nous la saine tradition patriarcale, menacée par l'exode rural...

L'automobile Panhard s'arrête devant la grande maison de Poulbriel, qui domine les rochers et la mer, à quelque distance des masures de pêcheurs, tout au bout du Cap Caval.

Migne descend.

Le vieux Jacob s'approche des visiteurs. Il reconnaît Cozmaro, vieil adversaire politique.

«Les mangeurs de patates ont failli lyncher votre grand-père en 1847, hein ? A quand votre tour, misérable canaille ?» l'apostrophe-t-il.

Migne a le visage défait. Jacob lui touche l'épaule. Cet homme est dans le coma.

Un autre homme apparaît sur le seuil avec Draga.

«Professeur Seignobos !».

Migne s'assied sur un rocher. De l'autre côté du mur, deux bigouden dans leurs habits flamboyants courent pieds nus sur la caillasse brune.

— Il y a eu crime à Kerzour, chuchote Cozmaro à l'oreille de Jacob.

— La comtesse nous a tout raconté. Allez-vous en, charognard ! Mais avant... quel est ce type ? L'assassin ?

— Non pas. Peut-être le bourreau ! grommèle Cozmaro en s'éloignant.

Ils sont trois autour de Migne, prostré : Seignobos, Jacob et Draga.

Draga le considère avec émotion, ce jeune amant foudroyé. Non, elle ne voulait plus rien avoir affaire avec aucun de ces reîtres empanachés. L'horreur soudaine du crime lui avait dessillé les yeux. Était-ce parce qu'elle était une femme que le meurtre d'Eostig l'avait bouleversée ? Femme tuée par des hommes ? Elle était incapable de peser. Mais l'intuition dominante avait été : fuir, échapper, oublier.

La voix d'Eostig...

*Je chante pour Laouénan le marchand de pommes de pin
Qui s'est noyé dans la rivière.*

*Je chante pour Pierre Burel et Marie Gourret
Pauvres mevel et matez de Kergorantin en Plovan,
Elle s'est noyée la première et lui le second
Ils n'avaient pas beaucoup plus de vingt ans.*

*Je chante pour Corentin Pape, scieur de long chez le gros Podec,
sa femme l'a mis à la porte parce qu'il ne rapportait rien.
Il est monté au grenier pour se passer la corde au cou.*

*Je chante pour Marie Gourlaouen de Landudu
Plus pauvre que les autres femmes aux noces du fils Hénaff
Le gros bourgeois de Pouldreuzic, lapidée par des marchandes de
bonbons.*

*«Je chante pour Creac'h de Penmarc'h,
La justice s'est moquée de lui.
Avec sa carriole et son fusil il a tenu tête aux gendarmes six jours.
Après quoi, il a été tué.*

*Je chante la misère du monde, la misère quotidienne des pauvres
gens,
La mort ne vient pas toujours seule,
Peut-être même ne serait-elle pas venue,
Si l'injustice ne l'avait pas invitée...*

*«Je chante pour Corentine Yannic de Kerandraon,
Veuve et mère de huit enfants,
Elle a laissé mourir le neuvième...»*

*«Je chante le crève-cœur des mères dépossédées
de leur seul fils devenu boucher à Casablanca
sous les ordres du général Drude...»*

Seignobos, l'ermite de Roc'h Chad, sommité de l'Université et du Parti Radical, consulte Jacob du regard.

«Il faut que Justice se fasse. Venez avec moi, laissons madame la Comtesse faire à ce pauvre garçon le récit complet des événements. Je confierai ensuite à ce messenger du hasard un mot pour Clemenceau...».

*
* *

XXVIII

Migne débarque du train à Montparnasse, dans une atmosphère de guerre civile. Partout, la troupe, cuirassiers, dragons. Sur les dents.

Qu'est-ce qui se passe ?

Migne avait senti son cœur exploser au récit de Draga. Eostig n'avait pas trahi leur cause. Au contraire, elle l'avait sublimée jusqu'au sacrifice. Jusqu'au défi. Jusqu'à la mort, sa mort à elle...

Son chagrin se magnifia, il sentit tout son être se durcir, devenir comme invulnérable, une force immense l'envahit. Il serait le vengeur d'Eostig, il abattrait la superbe puissance des Glorieux, il n'y aurait pas de rémission.

— Qui était là ? avait-il demandé à Draga.

Elle ne se souvenait que d'un nom, d'un vieillard au visage jaunâtre.

— Le général de Galliffet, dit-elle.

Le Professeur Seignobos les interrompit. Il tenait une lettre scellée à la main.

— Allez trouver Clemenceau, dit-il.

Les premières avenues de Paris. La force armée postée partout.

Un homme lui glisse à l'oreille : «Clemenceau a fait tirer sur les ouvriers à Draveil et à Villeneuve-Saint-Georges. Il y a un nombre incroyable de tués. La C.G.T. appelle à la grève générale. Le grand soir, camarade !

Migne a les larmes aux yeux.

Demain la grève générale. Demain l'insurrection, la révolution ! Le Gall, Cachin, Jaurès... Ils avaient raison. Ce n'était pas si long, quand même...

Déambulant dans les rues, Migne voit parader les cavaliers apocalyptiques de la répression, enserrant les gares, les bâtiments publics.

La partie sera dure.

Mais ce sera une formidable ruée, ce sera la mer immense à l'assaut d'Is, dix millions de prolétaires pour renverser la Bourgeoisie dans sa citadelle. Il était venu à Paris pour l'hallali...

Un officier disait : « On détruira ce nid de vipères, la Bourse du Travail, au canon s'il le faut ! ».

Migne n'eut pas peur. Son pas était léger sur le pavé parisien. Il flottait dans l'air un parfum de barricades, c'était un jour de bastille, un jour de carnaval. Son cœur bondissait d'émotion gaie, chaque fois qu'il croisait un peloton de cavaliers, il avait envie de leur lancer : « à tout à l'heure, camarades ! » presque amicalement. Mais il se retint, il ne voulait pas, par défi, être arrêté avant le grand jeu. « Es-tu prêt à mourir, aujourd'hui ? ». Oui ! la réponse était belle, limpide, dans le grand soleil des arbres parmi les rues. Mourir dans la bataille, ce serait naître à la mort. Les mots chers à l'instituteur Le Marchadour lui sonnaient à l'oreille. Le Peuple, la Révolution, le Socialisme. Il était plein de joie.

Des ouvriers exhibent des pancartes où Migne peut voir la tête coupée et sanglante de l'Assassin, de l'homme à la Tête de Mort, de l'Abdul Hamid de la Place Beauvau... Georges Clemenceau !

Les forces en présence sont considérables. La bataille sera immense.

Mais il n'y aura pas de bataille, Migne.

Il n'y aura pas de bataille. L'armée cerne les locaux de la C.G.T. Un à un tous les leaders sont arrêtés à leur domicile. Le mouvement insurrectionnel est décapité, Clemenceau a résolu la fermeté.

En s'enfonçant dans Paris, Migne, sa casquette bostock sur la tête se trimbale dans les rues. Ici et là, des petits groupes chantent

l'Internationale, en signe de défi. Mais le dispositif militaire, le noyautage des quartiers, interdit tout regroupement important.

Un air de Trois Glorieuses... Un faux air seulement...

La mort de l'espoir, la mort du rêve. Le cœur gourde, le fiel de l'amertume, la mâchoire étreinte et la bouche gonflée, comme un lendemain de boire.

Il était le délégué d'un petit groupe humain aux confins de la République, d'un isolat aux caractères endémiques, comme disait M. Vidal de la Blache, géographe du pouvoir. Il était le délégué à la révolution ouvrière. La Révolution ouvrière n'aura pas lieu. Il était venu avec sa foi, ses convictions, sa légende. Quinze siècles de révoltes contre tous les pouvoirs, toutes les oppressions. Maintenant il se sentait seul, loin, coupé des siens. Ce qu'il avait ressenti à Courrières, un autre monde où les hommes étaient différents, où la solidarité de classe était monolingue, raciste, brutalement, il le ressentait à nouveau. Et l'envie de fuir le prenait. Ce n'était pas ce qu'il fallait faire. A Courrières, il aurait dû demeurer. Lui, le syndicaliste, l'ouvrier, le Breton, il aurait pu, peut-être, aider les paysans et les marins devenus mineurs à entrer dans la classe des prolétaires. Il l'avait pesé, dans la petite chambre du coron de Godesout. Ils auraient renoncé à leur langue, à leur pays. Il n'avait pas pu faire ce choix pour lui-même. Il ne voulait pas échanger son ciel gorgé de nuages, la fraternité du langaj chon, contre la voûte basse des galeries noires, le métier des esclaves antiques.

Ici, Paris, la ville-lumière, le phare du monde. Et aussi, le siège de tous les pouvoirs et de tous les contre-pouvoirs. Greffhules et les leaders de la CGT étaient emprisonnés par Clemenceau. Et dix millions d'ouvriers au bord de l'insurrection étaient sevrés de révolution.

Était-il donc plus déraisonnable d'attaquer là-bas ? Frapper à la tête ! Où était le résultat ? Migne était désemparé. Seul, étranger, tout à coup, les liens qui l'unissaient à la révolution en marche se brisaient. Ils chantaient encore, mais ils étaient vaincus. Non, ils n'étaient pas frères. Les vieilles racines de la tribu tout à coup l'avaient rejoint, après un long chemin souterrain, vidant sa tête d'illusions, de doctrine, de grands mots. Il était quand même leur délégué.

Devant Clemenceau.

XXIX

La rue Franklin est déserte. Migne enjambe facilement la grille. Un jardin. Un pavillon rempli de canards japonais. Une lumière au premier étage de la maison. Ce doit être là. Il pleut, il n'a pas de manteau. Rien que sa veste de gros drap.

Il grimpe le long de la gouttière. Facile. Personne dans la pièce éclairée. La fenêtre est entr'ouverte, juste bloquée par l'espagnolette. Il défait l'ouverture et entre. C'est assurément un cabinet de travail. Un grand bureau écrasé de livres et de papiers, une bibliothèque, une cheminée craquante, des tableaux aux murs, un Daumier, un Monet, un Che k'o du XI^e siècle, Migne tressaille, un tigre paisible allongé, un vieil homme accoudé sur lui, des têtes de femme moulées, des bas-reliefs antiques en plâtre, fixés aux murs par des crampons de fer, des objets d'art japonais et chinois, des photos de temples et de statues grecs. Rien ou guère de la France. De gros livres sur les civilisations assyriennes, égyptiennes, indiennes, chinoises. Un livre de Camille Jullian *«de la Gaule à la France»*, un autre de Seignobos *«Histoire Sincère de la Nation Française»*. Pas découpés, sauf la page de la dédicace. Un automatique browning, Migne l'empoche.

Clemenceau prépare un livre sur les Ioniens et les Doriens. Quelques notes, fraîchement jetées sur le papier. Migne survole.

«Aristophane, il dépare la collection. Il n'a rien compris à rien, pris le petit pour le grand, le grand pour le petit, jeté son fiel, sa bave, au hasard... tout cassé, tout sali. Ce sont ces gens-là qui pourrissent un pays.

Mais ! Rien au-dessus d'Eschyle, rien au-dessus de Platon. Rien au-dessus de Socrate. Tout ça s'est terminé dans le sang et dans la domesticité. Eh bien oui ! C'est l'histoire de tous les peuples et de tous les temps !

Les Grecs ouvraient sur le monde des yeux immenses. Ils le découvraient ! Le monde était pour eux le monde, et non ce qu'il est devenu pour nous : des mots. On a donné un sens à cette aventure prodigieuse qu'est l'histoire de ce peuple. L'histoire grecque a été tout bonnement l'histoire de trois douzaines d'individus. Ils ont deviné que la clé du problème n'était pas dans la grandeur, mais dans l'harmonie. C'est le seul peuple à avoir compris cela. Les Grecs ne cherchent pas la solution du problème dans l'espace, mais dans l'harmonie...».

Migne lit, sans bien comprendre. Les Grecs ? L'instituteur Le Marchadour lui avait bien dit que la Convention voulait faire de tous les Français des Athéniens, le peuple le plus libre et le plus éclairé de l'Antiquité, mais...

— Quand je suis un peu las de toutes ces âneries et de tout ce néant de quoi la politique est faite, je me tourne vers la Grèce. D'autres vont pêcher à la ligne, chacun sa méthode...».

Une voix vient de parler. Migne fourre sa main dans sa poche.

— Laissez cela, fait la même voix, tranchante. Migne obéit.

C'est un vieillard presque entièrement chauve, une grande moustache tombante, un front bosselé et des pommettes de kalmouk. Mais ce vieillard n'a pas l'air vieux du tout.

Clemenceau montre sur le mur le tigre et le vieil homme.

— Che k'o était un moine t'chan de la Province du S'setchouan ; cette œuvre s'appelle : «deux patriarches en train de mettre leur esprit en harmonie». Les anciens Chinois attribuaient au tigre une puissance surnaturelle... Ici, il n'est que Sagesse...

Il contemple Migne, trempé.

— Vous venez me cambrioler, moi le Ministre de l'Intérieur et Président du Conseil ? dit-il amusé.

— Non, fait Migne, refusant de se laisser impressionner par le calme du Tigre. Je viens vous apporter une lettre du Professeur

Seignobos.

Cette fois, il va au fond de sa poche et tend l'enveloppe à Clemenceau.

— Donnez.

Le vieillard contourne son bureau et vient s'asseoir dans un large fauteuil. Il cherche un coupe-papier, n'en trouve pas.

— Vous avez un canif ?

Migne tend son couteau. Le Tigre ouvre la lettre, la déplie, la lit longuement. Aucun signe quelconque sur son visage. Rien. Que l'attention.

Puis il lève les yeux.

— Pourquoi m'avez-vous apporté ceci ?

— C'est un meurtre, monsieur.

— Soit, c'est un meurtre, j'en conviens. Pourquoi monter si haut pour le dénoncer ?

— Parce que de hautes personnalités de l'armée sont impliquées.

Le Tigre hausse les sourcils.

— Qui ? fait-il, sévèrement.

— Le Général de Galliffet.

— Cette vieille baderne ? Il est à la retraite maintenant. Bon, évidemment, cela ne l'excuse pas, d'être hors-de-service.

— Il y avait complot contre la République. Le mariage n'était qu'une façade. Tous les officiers rassemblés là étaient des putschistes. C'est le Lieutenant Colonel Baud qui en était la cheville ouvrière. Et Galliffet le bénéficiaire.

Les mains noueuses du Tigre se crispent sur les bras du fauteuil.

— Diable, dit-il. C'est une autre histoire.

Migne reprend :

— N'y a-t-il pas là pour vous l'occasion d'écraser définitivement le parti militaire ?

Le Tigre plisse les paupières :

— Oui... Galliffet est compromis... C'est le chef de file des Prétoriens. Il est foutu. L'armée ne se relèvera pas d'un tel scandale. Après l'affaire Dreyfus... le coup de grâce. Le vieux Galliffet pourra se faire hara-kiri.

Ses yeux étincellent de malice méchante.

Oui, oui, écraser le parti militaire !

Tout à coup, son sourire se fige. Il reprend la lettre de Seignobos, cherche minutieusement un nom : Kerzour, canton de Pont-L'Abbé...

Canton de Pont-L'Abbé !

C'est le canton rebelle de la république ! Le canton hors-la-loi. Le pays des insurgés. Ceux qui prétendent nier la propriété privée.

Cette jeune fille tuée par un militaire, ne chantait-elle pas un chant séditieux ? Un hymne ? Ceci change tout... Il faut savoir les circonstances du crime. Crime... ce n'est même pas sûr ! Peut-être simplement maintien de l'Ordre... L'Ordre. Je me suis emballé un peu vite. Depuis le coup de Tanger, la menace germanique grandit. Je n'ai pas aimé cette armée qui camouflait sa honte dans les faciles succès coloniaux. Mais maintenant, face aux grèves, face aux Boches, c'est autre chose. Il faut taire nos mépris et nos rancunes. Marchons. Et puis, si j'attaque Galliffet sur l'affaire de Kerzour, ils m'enverront à la figure une fois de plus le meurtre des généraux Thomas et Lecomte au commencement de la Commune. Calme-toi, vieux Georges, montre-toi politique. La patrie avant tout, souviens-toi de Démosthène...

Migne attend. Inquiet. Il a flairé le revirement.

— Connaissez-vous Hammourabi ?

— Non, dit Migne. Qui est-ce ?

Le Tigre a un sourire apitoyé. Ce n'est pas un intellectuel, ce type. Seulement un ouvrier, ou quelque chose comme ça.

— C'était un législateur. Un homme qui définissait autrefois un code de lois justes pour la société de son temps.

— Il n'y a pas de lois justes, dit Migne. La loi est injuste. Toujours. Il y a deux mille ans que les hommes de mon clan se battent contre les lois. Celles de l'Empire Romain...

- Une abjection, je vous l'accorde, insère Clemenceau.
- Celles de la Féodalité, celles de la Monarchie absolue.
- Mais celles de la République ! s'exclame Clemenceau.

La République se moque de nous. La République masque l'exploitation bourgeoise. La République nous fait crever. Les pêcheurs crèvent, les ouvriers d'usine crèvent, les ouvriers du bâtiment crèvent, les ouvriers agricoles crèvent. Voilà ce que la République et ses lois sanctifient. Le profit du patron partout et toujours. Celui qui rejette ou refuse se met hors-la-loi. Nous sommes hors-la-loi.

Le Tigre se lève et frappe du poing la table. Ses yeux étincellent de colère. Sa voix tremble.

— Vous oubliez à qui vous parlez ! Je suis la Loi ! Vous me défiez ! Vous ne me faites pas peur. J'ai enterré ici-même, à la place où vous êtes, il y a un an, un homme qui pesait dix départements en rébellion ouverte contre l'Etat. L'Apôtre du Midi est venu ici me demander grâce et je lui ai donné cent francs pour rentrer chez lui. Non, vous ne me faites pas peur. Vous ne pesez guère qu'un canton, vous ! Ce n'est pas grand chose... un canton dans la République !

Ses traits se plissent d'un sourire dur, ironique. Il attend de Migne une soumission physique, lisible, immédiate. Migne ne plie pas. Il fixe le vieillard sans ciller. « Tu n'es pas mon maître, toi. Tu attends de moi l'humilité d'un esclave. Tu n'auras rien que ma haine. Je peux te tuer, je ne l'oublie pas, et toi non plus. Ta seule puissance ici est ta force de caractère, je la découvre. Mais tu es un homme, et je suis un homme aussi. Je sais que tu as écrasé les hommes du Midi (1) par ta Colère yahwique, je sais que tout un régiment mutiné s'est laissé intimider. Le devoir, le sens civique, ce venin de soumission que les maîtres de la République infusent dans nos veines dès l'enfance, ce sont les mots magiques dont tu sais user pour ramener à l'ordre tous ceux qui s'insurgent contre ta Loi, votre Loi... Mais tu vois, moi, je suis né allergique à la Loi. Je suis né rebelle. Les discours de l'école, et celui que me

(1) Crise de la viticulture languedocienne 1907

préparait l'armée, je les ai oubliés. Parle, parle, Clemenceau. Parle, Dieu et Prêtre de la Loi Républicaine, je t'emmerde...».

— Vous me parlez de paysans révoltés contre Rome, Rome est une puissance abjecte. Ce n'est pas la France. Vous me parlez de jacqueries anti-féodales et anti-monarchiques, c'est le juste combat du peuple français contre la tyrannie. La France commence avec la République. Elle naît pure. Nul ne peut lui imputer les injustices qui ont précédé sa naissance. C'est la Révolution qui commence la vraie France. Les Vendéens et les Bretons, mes ancêtres et les vôtres n'ont pas compris de suite la Révolution. Depuis, ils ont su servir. Ils sauront mieux encore demain. Une occasion se prépare... Les Français n'ont jamais su faire un usage correct de la Liberté. Ils veulent être libres, l'anarchisme ou l'état collectiviste, c'est-à-dire la négation des libertés gagnées par la Révolution !

Clemenceau se rassied. Il s'est emporté. Un peu de sueur brille sur son crâne chauve. Cette fois, il baisse les yeux. Non qu'il sente qu'aucune menace ne fera plier Migne, mais parce que son discours, tout à coup, son Verbe Républicain, il s'aperçoit qu'il ne l'adresse qu'à lui-même. En face de lui est un homme sourd. Sourd à l'idée même de République et de progrès. Ce n'est pas un hors-la-loi. C'est un hors-la-France. Il n'y a pas en lui la moindre parcelle de ce qu'il admirait tant chez les Grecs, le sens inné de la Cité, le souci citoyen qui soutend l'action d'une vie, jusqu'au sacrifice. Un tel n'est-il pas mort heureux parce que tué avec ses fils au service de sa Patrie ? Voilà l'idéal grec. Il se sent aussi las et découragé que Démosthène devant l'indifférence imbécile des Athéniens. Mais cette fois, c'est plus grave. La République est lacunaire : il y a des individus qui vivent dans ses frontières métropolitaines avec moins de francité que les sauvages de Guyane...

— La classe ouvrière me rejette en bloc, reprend le Tigre affaissé. J'ai essayé de parler aux ouvriers avant de leur faire tirer dessus. Ils m'ont injurié. On les dresse contre moi par des discours qui tiennent du catéchisme. Et pourtant, si je n'ai pas à leur offrir la propriété immédiate des biens de productions que leur promet Jaurès, je leur ai proposé des nationalisations, les retraites, des assurances sociales, la journée de 8 heures, que sais-je encore ?

Mais ce n'est pas assez ! On veut tout ! On veut tout au nom de la doctrine communiste ! Sans tenir compte de l'unité de la

Patrie qui en a plus besoin que jamais. Guillaume II nous menace à Tanger et ailleurs. Nous avons dispersé nos armées à guerroyer contre les peuples noirs et jaunes aux quatre coins du monde, alors que le feldgrau piétine un coin de France depuis quarante ans. La propriété individuelle est un acquis révolutionnaire, quoi qu'en dise Monsieur Jaurès, le Bon Dieu de la classe ouvrière. Je la maintiendrai, moi, et je serai le Diable s'il le faut. Faites autant de coopératives qu'il vous plaira, mais ne touchez pas aux usines qui ne vous appartiennent pas. Je ne reculerai pas devant un bombardement. Tout à l'heure, je téléphonerai au ministre de la marine. Le Cuirassé Brennus quittera Cherbourg pour aller mettre votre maudit canton sous le feu de ses canons. A bord, il y aura un détachement du 17^e de Ligne de Béziers, ceux qui se sont mutinés l'an dernier, en attente d'aller se faire tuer au Maroc ; ils sont volontaires pour toute action de répression, afin d'éviter le sort de leurs camarades cantonnés dans le désert de sel du Sud Tunisien. On vous fera voir comment la République Française fait respecter ses lois sur son territoire.

Il se tait. A nouveau, ses yeux brillent. Sentiment de toute puissance.

— Maintenant, allez-vous en, vous m'avez fatigué.

— Mon canif, dit Migne. Il est sur le bureau, il s'en empare. Une seconde, sa main demeure suspendue, l'arme à quelques centimètres des chairs du Tigre. Il ne se souvient plus s'il est venu pour tuer ou pour négocier. Il rempoche le couteau, et va à la fenêtre. Clemenceau le suit du regard.

— Souvenez-vous, avertit-il de nouveau. Les mutins repentis ne feront pas quartier... Ah, vous êtes des imbéciles ! Vous serez massacrés sans profit pour personne. Songez que s'il y en avait dix millions comme les vôtres, dans le parti de Jaurès, votre révolution serait faite. Mais ce qui vous manque, c'est la patience... Vous êtes un bélier qui foncez tête baissée, prêt à encorner n'importe quoi. Si la classe ouvrière toute entière était derrière ce bélier, Jaurès enfoncerait sans peine le rempart de la République...

Migne est déjà dans le jardin.

Clemenceau vient de parler comme Cachin. Il est sourd à toute réflexion ! Il a seulement dans sa tête les données d'un problème vieux de quinze siècles. L'alternative de la balance. S'emparer des

usines est insurrectionnel et conduit droit au massacre. L'idée socialiste, à long terme, mène à la révolution collectiviste. Mais il faut attendre. Le clan est-il capable de s'astreindre à attendre ?

Il n'a pas de solution. Ce sont eux qui l'ont. Peut-être.

*
* *

XXX

Sur le sol, Pot ar Chas trace un grand cercle avec la pointe de son sabre. Non, ce n'est pas son sabre. Pas plus que l'uniforme chamarré qu'il porte sur le dos. C'est l'uniforme de Pa Li X'iao, son plus bel uniforme, trouvé dans une penderie, là-haut, dans Kerzour. Le sabre aussi.

Kerzour flambe.

Pour la troisième fois.

Les Bagaudes, paysans celtes écrasés par le tout-puissant latifundiaire gallo-romain.

Les Bonnets Rouges, paysans Bretons exploités et méprisés par le seigneur de Kerzour.

Les paysans de Cumbreith, rameutés par l'outlaw Pot ar Chas.

Qui osera rebâtir Kerzour ?

Ils enterrent la dernière féodalité. Elle était moribonde. Mais elle venait de loin. Et, comme le tigre du grand salon, reconstitué par un restaurateur habile, elle avait eu la vie dure. Peut-être les trois fontaines seront-elles enfin libres, elles qui ne s'étaient échappées de l'atrium que pour se canaliser en vasques et en jets à la française. Peut-être, plus fortes, en s'unissant, pourraient-elles éviter de mourir dans le grand marais putride qui sert d'humus à l'arbre aux fruits d'argent, et aller se jeter dans la mer.

Gilets noirs sur chemises blanches. Chapeaux noirs à bombes et pantalons de drap noir. Armés de fusils de chasse, comme une milice grave. Coiffes courtes sur un chignon serré, visages tirés sous le ruban, grand corset de velours dru et jupes immensément rondes.

Pot ar Chas dans le cercle sur la terre.

Il se découvre. Le feu d'enfer a gagné la forêt dense, la forêt de Chine, les essences du Setchouen. Théâtral. Il est livide. Le vent rabat des odeurs de végétal qui meurt. Le ciel est rouge avant le soir.

Pot ar Chas est ivre. Il a trouvé les touques d'eau de vie.

Il ôte lentement sa veste bleue à parements.

En chemise.

Il singe Dreyfus. Tout seul, il donne au peuple bigouden, dur dans la victoire brutale, sèche, définitive, le spectacle, le grand spectacle de la déchéance d'un tyran.

Il était le Seigneur. Le Seigneur des hommes, des champs, de la forêt. Il avait droit de vie et de mort sur les êtres et sur les plantes. Podec était bourreau et bûcheron, la même hache. Il était bardé de la cuirasse de fer, la guerre était sa tâche. Il défendait son peuple à l'autre bout du monde. Riche. Féodal, Capital, Général.

Tigre tueur d'hommes.

«Je demande au peuple la permission d'expier».

Le peuple subjugué par la farce flamboyante lance un oui de colère et d'épouvante. Pot ar Chas, dans sa main droite le revolver de Pa Li X'iao, le canon contre sa tempe, tire. Dans un craquement immensément long, l'arbre géant de la forêt de Kerzour s'abîme, ses racines exsangues font trembler la terre entière, Pa Li X'iao meurt par procuration.

*
* *

XXXI

Migne est de retour.

Silencieux, fermé sur lui-même, il s'interdit toute pensée politique. Il pleure Eostig, le rossignol de Lambour, assassiné par Baud.

Quimper ressemble à un camp retranché. Casquettes bleues et pantalons rouges, le chemin de fer charrie un serpent dragonnade. A Rennes, déjà, le train de Migne a pris cinq heures de retard à cause des convois de troupes vers l'Ouest.

Manœuvres ? Pacification ?

Contrôle d'identité. Qui est-il, où va-t-il, d'où vient-il ?

Paris ? Est-il syndicaliste ? On va le fouiller. Il est armé ! Anarchiste, terroriste...

Bousculé, les épaules meurtries, jeté devant un képi.

Dans le hall de la gare, Migne agenouillé les yeux encloués aux lebls.

Piqueté lardé crossé roulé battu.

Il aurait dû gueuler je suis citoyen, il a oublié comment ça se dit dans leur langue. Civis sum. Nann ! 'zo keodedad. Ils n'auraient pas compris non plus. Souviens-toi. «Camarade», ils ne comprenaient pas. Jules de Plogoff ne comprenait pas Etienne le Provençal. Il avait un froc ruz au cul. Ceux-là sont d'une autre

patrie, de Bro Zoudard, ou de Ker Massacre, dialogue, ça n'existe pas dans leur bats-toi, ici, c'est des questions de sourd à muet.

«C'est toi qui a assassiné Pa Li X'iao ?

Oreilles bleues de coups. Migne a les pavillons noirs, ce n'est pas Lang Son, presque.

Pa Li X'iao a-ss-a-ss-in(n)é...

La nouvelle, le récit aux autorités militaires, c'était Podec, Podec le témoin. Podec écorché vif par l'incendie de Kerzour, Podec saigné à blanc dans le grésillement de Kergoadt, Podec hagard sous les brûlots de Pot ar Chas, Podec victime ruiniforme du grand feu de bois. Il avait vu un officier, Pa Li X'iao, abattu par ces gens... Paix à tes cendres Pa Li X'iao !

Il y a encore des jacqueries. On les croyait finies depuis Buzançais. Mais non. Bigoudens. Peuplade anarchiste en rébellion contre l'Ordre.

Le Général de Kerhuel était l'invité de Pa Li X'iao. Sombre affaire, le drame de Kerzour... évidemment. Mais l'enchaînement des faits favorise une entreprise de répression. Leur sang n'est ni plus foncé, ni plus clair que celui des rebelles Toubous... Après, Jaurès et Clemenceau pourront toujours philosopher sur l'Humanité et l'Homme Libre, aux îles Kerguelen, par exemple, au milieu des manchots...

Chuchots crachots, une bouche contre une oreille. Pas de doute, ils se comprennent entre eux.

Stupeur du général. Mais si. Le browning, expertisé par la Sûreté Militaire est immatriculé dans la Police Spéciale de Clemenceau. Arme américaine récente (1896) mise au point par John Moses Browning, Utah. Inconnue au bataillon.

La Brigade du Tigre ? La répression anti-anarchiste ?

Migne Tête Blette est un agent secret... Pas de doute. Trahis. Retrahis. Surtrahis.

Une balle dans la tête, vite. Très vite. Aléa jacta est. L'Odet a un petit air rubicond. De Kerhuel, le tirailleur sénégalais du putsch crèverait bien l'espion à coups de sabre, s'il n'avait pas si trouille. Le Tigre se doute de quelque chose. Du côté de Coëtquidan, les

petits copains manœuvrent en grand avec l'Armée de l'Ouest. L'écrasement pedumilitari de la peuplade palixiaocide sera le signal du coup d'état-major. Et si... ces cons de la S.M. à Paris refilaient l'information à la Police Spéciale ? Si Clemenceau savait déjà que son homme était dans les mains de l'Armée... Si lui, Kerhuel était déjà décapité par un fil invisible ?

C'est dur d'être à la hauteur quand on a l'étoffe d'un troupière de carrière et qu'il manque un bout de drap de César. Quand l'imprévu réclame de l'énergie, et même du courage. Quand on est en première ligne, et que les renforts répondront absent s'il y a du pétard...

«Prévenir les autres». Le téléphone de campagne. Ça va poser des problèmes... «C'est branché».

Migne dans le coton noir.

Ils ont dit à Cachin qu'ils ne craignaient pas plus les zouaves de Galliffet que leurs ancêtres les bandes franques mandatées par Rome, ni les dragons de Louis XIV. Les temps ont changé. On ne peut plus se battre à mains nues. Ils seront donc exterminés. Pour assumer leur identité primitive, ils sont prêts à se précipiter dans l'autodestruction, leur propre génocide. Incapables de s'insinuer dans un grand courant révolutionnaire en marche, ils préféraient donc crever que plier ?

Dans sa tête blette, Migne s'insurgea. Il s'insurgea contre le Destin. Contre le piège inéluctable où leur orgueil les projetait : proies, victimes d'un délicieux carnage. Mourir pour rien. Mourir pour mourir. Pour crâner.

Ils avaient tué Pa Li X'iao comme leurs ancêtres avaient tué Aquarius puis Kerzour, la justice sous les chênes, la justice du peuple. Podec et les militaires croyaient à l'hystérie, à la violence collective. Non. C'était une justice grave. Pa Li X'iao était-il innocent personnellement du meurtre de Eostig ? Oui, mais c'était sa classe qui avait tué Eostig. Cachin avait dit que c'était les institutions qu'il fallait détruire, non pas les hommes. Voilà ce qui les séparait des socialistes. La vie. Eostig était un être humain et un symbole. Pa Li X'iao était un symbole et un être humain. Baud n'avait pas seulement tué une femme. Il avait abattu une voix qui outrageait sa classe. Le peuple bigouden avait rendu sa justice.

Migne cabossé, Migne roué, Migne des douleurs délire.

— Cuirassé... Boum boum... Brennus.

Le général de Kerhuel a enlevé son képi pour mieux écouter.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

«Vous avez réussi à joindre les divisions en manœuvre ?».

— Non. Mais il y a un brouillage pour le moment.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un bâtiment de guerre en train de croiser devant Penmarc'h.

Le général a froid dans la cuirasse. Un pressentiment de catastrophe.

— C'est quoi, ce rafiot ?

— Le Brennus. Les plus gros canons de la Flotte. Trente quatre centimètres.

— Cuirassé badaboum !

De Kerhuel se liquéfie, le putsch est à l'eau. La Royale n'est pas dans le coup. Clemenceau leur a tendu un piège. Clemenceau sait tout. Le Tigre va se lécher les griffes.

Un regard pour l'homme agenouillé. Salaud va ! Heureusement qu'on t'a chopé à temps et que t'as vendu la mèche ! Sinon, j'étais bon pour le conseil de guerre et le peloton.

On décroche !

Migne a droit à un petit peu de lumière et ça fait mal.

— Migne !

Le Professeur Seignobos dans la gare déserte, un bout de papier dans sa main, Passy 98-82, à côté de lui, Martet, l'oreille et la langue du Tigre...

*
* *

XXXII

Pa Li X'iao poursuit Draga. Il a des indices. Podec, peut-être, fouine et belette, renseignements en gros et en détail. Poulbriel.

Rôdeur. Grondeur. Mauvais. L'écume aux lèvres, bientôt la bave en gueule. Enragé. Elle ne sort pas de la maison. Ou dans le parc. Elle tient amitié (peut-être déjà un peu plus) avec ce réfugié arménien qu'on leur a adressé à Kerzour. Chevelure aile de corbeau, nez en lame de couteau. Un terroriste. Il les tuera tous. Tous. Là-bas. Bachi-bouzouks bourrés jusqu'aux dents de vin, de haine et de poudre, je vous conduirai. Vous décharnez les provinces rétives

Quelquefois, en voiture, elle va à Kécity. Toujours accompagnée du Professeur Seignobos et du vieux Jacob. Une vieille calèche de médecin de campagne, mal carrossée. Pa Li X'iao s'enroule dans le goémon pour dormir, la nuit, dans les courtes tranchées des fumeurs de soude. Un peu de chaleur sarcophage.

Dans le chaos des rochers, il les suit. Le vent apporte un peu de paroles slaves ; les mots sont traîtres, il ne les comprend pas. Elle et l'Arménien.

Il n'a mangé ni bu depuis trois jours. Hâve, gris, éreinté. Mangé de haine lui-même, et nourri d'elle.

Les mouettes tournoient. Il tire deux fois.

Il court. Deux maigres jambes trébuchantes dans les pierres. Tout à l'heure la nuit. Il pourra se cacher. N'importe où. Dans le noir.

Pourquoi cette tour immense au pied de la mer ?
C'est une jetée vers le ciel.
C'est un arbre de granit.
C'est le phallus de la terre, dressé de désir marin.

La mer monte, furieuse, comme le peuple en colère. Il court. Son âme fléchit. La terre est tempête. Cerné de haines et de vengeances. Refuge ! Refuge !

Monter vers le seul lieu de paix et d'oubli. Monter vers le ciel. La lumière et l'obscurité. Dans la chambre de la lanterne, Pa Li X'iao, sa dernière métamorphose, papillon de nuit.

D'abord, il lutte, il veut tirer, exterminer d'un coup de feu vingt millions de bougies, un génocide de lumière. L'arme ne veut pas. Pourtant, elle est chargée. Il se jette par terre, couvre ses yeux de ses mains, mais le Soleil Electrique lui inonde la tête d'éclairs rouges, violets, verts, oranges.

La mort est au bout de la nuit. La Chine vient lui percer la mémoire. Paysans fauchés par ses mitrailleuses. Des trous dans le sel d'un chott, avec cinq têtes d'hommes aux yeux de gypse. Mutins de Cherbourg, pourquoi un sixième trou à côté de vous ?

Sa mort s'égrène à rebours, dans les heures écoulées, le faisceau qui tournoie épure la silhouette du crime... des bribes étioilées d'autrefois oubliées, le dromadaire du père — il se mesurait chaque an à l'aune de ses longues pattes jaunes — le tigre sur le mur, le yin-kuo immémorial des ères tropicales d'une Bretagne préhominienne, arbre xylophage et haut dans sa flaque putride...

A l'aube, ses mains se dénouent, son cœur s'abandonne. Quelque part, au fond des entrailles de la mer, un autre soleil s'éveille, picotant d'argent la toiture des lames. De l'autre côté de la porte, il entend la rumeur des géoliers de la nuit. Il plonge alors ses yeux de jade dans l'œil brûlant de la mort, à peine une seconde, le temps d'un passage.

Le regard crevé, l'homme chancelle. Ses jambes vacillent, hésitent. Ses mains tâtonnent. Il va à la fenêtre. La fenêtre est le monde. Le vent de la mer lui crache au visage. « Mon Dieu, dit-il, reçois-moi quand même ! ».

Il partagea son corps entre le granite et l'océan.

XXXIII

La chaloupe attendait au quai de Saint-Pierre. Au large, le grand cuirassé, avec ses révoltés matés, faisait briller au soleil de pluie ses bastingages et ses canons.

— Où sont fabriqués ces canons ?

— A la fonderie nationale de Ruelle, près Angoulême.

— Feront-ils grève un jour ? Ces canons-là sont contre le peuple...

L'officier haussa les épaules.

— Votre nom, demanda-t-il à Migne.

— Le Bigouter, dit Migne. Cela veut dire le Rebelle. Autrefois.

Il se retourna vers ses amis qui étaient là. Les compagnons charpentiers de Porz Moro, les camarades des conserveries, les incendiaires de Kerzour, les naufrageurs de Pa Li X'iao, les Bagaudes, les derniers...

— Il est temps que je parte faire mon temps, dit-il.

Migne que la gendarmerie recherchait, Migne l'insoumis ! Ils ne comprenaient pas. Ils ne le croyaient pas. Ce n'était pas vrai. Migne partait parce qu'il se portait coupable pour leur crime collectif. C'était lui qui allait payer pour eux tous.

— Ne t'en vas pas Migne. Reste avec nous ! On n'a pas fini de lutter. Ils ne nous aurons pas ! Reste !

Migne eut une hésitation. Mais son regard se porta sur les

canons du Brennus. Il pensa aux maisons sans défense de la côte. Il entendit chuintier dans sa tête les locomotives chargées de soldats. Lui seul pouvait désamorcer le suicide collectif des derniers bagaudes. Il savait qu'ils y étaient prêts. Mais il avait fait le pas décisif en avant. Le temps des révoltes était passé. Celui de la Révolution était en marche.

— Je m'en vais, dit-il, avec un sourire. Je pars servir la République aux colonies.

— Non Migne ! Tu pars mourir à Biribi ! s'écria une femme au premier rang, tu pars pour qu'ils te tuent, dans un trou de sable sous le soleil !

Migne fixa désespérément son regard désespéré. Marjan Gourguen, sa mère, à qui il ne pouvait mentir !

— Venez, dit l'officier, qui n'était pas tranquille. Embarquez maintenant, car je m'en vais. Paré à souquer ? fit-il aux matelots.

Migne sauta dans la chaloupe. Un grand silence se fit sur le quai. La chaloupe commença à s'éloigner. Les matelots ramaient en cadence. Migne et l'officier étaient debout. L'officier à la proue, Migne à la poupe, et ils regardaient se creuser la distance entre la côte et la barque. Migne buvait le Phare et la chapelle, la ligne cassée des maisons, la plage de roches, la noirceur des goémons, et les silhouettes noires des femmes, et les habits bleus des hommes, et le mouvement dansant des enfants de demain. Tout à l'heure, ils disparaîtraient lui-même à leurs yeux, il serait englouti dans l'ombre du grand cuirassé. Ils n'entendraient plus jamais parler de lui.

*
* *

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, aux Editions **BRETAGNES**, Impasse de la Fontaine-au-Lait, 29210, MORLAIX.
Couverture : Renaud CLECH

Imprimé à Pédernec - Copie 22
Dépôt légal : 2^e trimestre 1978.

Revue «**BRETAGNES**»
Littérature, art, politique
Impasse de la Fontaine-au-Lait — 29210 MORLAIX



Né à Pont-l'Abbé en 1949, Youenn
COIC a déjà publié aux Editions P.J.
Oswald : «**Les Ploucs**» (1973) ; «**Hebken**»
(1974) ; «**Britannicon**» (1975) ; «**Le cheval
décapité**» (1975) ; «**L'Abbé de Penarbed**»
(1976).

KAMALAD

OU

LE BELIER ET LE TIGRE

Des Bigoudens en noir portent des drapeaux rouges sur la route du Guilvinec à Lesconil. Le vent claque dans les toiles. Au port, tous les bateaux, immobiles, voiles amenées, la grève des pêcheurs. Ces gens sans pain, lavés de mer chaque matin, séchés de vent, nourris de patates jaunes, les hommes ont les reflets de l'absinthe dans le regard, les femmes ont les cuisses maigres, le dos rond, les enfants traînent sur les murtins, les cales, les rocs à marée basse, et l'horizon de mer les noie dans l'immobile d'un ciel qui stagne sur leurs maisons d'archipel.